LES

DEUX SOEURS

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre du Vaudeville, le 12 août 1865.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR
RUE SAINT-BENOIT, 7.

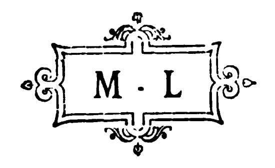
ÉMILE DE GIRARDIN

LES DEUX SOEURS

DRAME EN TROIS ACTES

AVEC UNE PRÉFACE

> Plus on creuse le problème conjugal, plus on arrive à cette conclusion que, hors la fidélité réciproque, il n'y a que complication inextricable des situations et avilissement inévitable des caractères.
>
> LE SUPPLICE D'UNE FEMME, *Préface.*



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

PRÉFACE

Une préface est au livre qu'elle domine ce qu'est à une ville exposée aux surprises de l'ennemi l'ouvrage avancé qui doit servir à la protéger.

C'est un bastion.

Les Deux Sœurs me paraissent avoir été décriées avec aussi peu de justice que *le Supplice d'une femme* a été loué avec exagération.

Je viens les défendre et rétablir, s'il se peut, l'équilibre que la complaisance et l'hostilité ont rompu.

Je viens dire quelle a été la pensée qui m'a inspiré ces deux pièces dont l'une fait suite à l'autre.

Dans la première comme dans la seconde, j'ai

voulu démontrer que l'indissolubilité du mariage, institution d'origine et d'essence exclusivement catholiques, commande, sous peine de s'enfermer dans une situation inextricable, la soumission la plus absolue aux préceptes de l'Évangile, qui prescrit le pardon des fautes, même celui de l'adultère.

L'Évangile est indivisible.

Il dit :

Si vous pardonnez aux hommes les fautes qu'ils font contre vous, votre Père céleste vous pardonnera aussi vos péchés.

Mais, si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs fautes, votre Père ne vous pardonnera point non plus vos péchés.

Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés.

Car vous serez jugés selon que vous aurez jugé les autres; et on se servira de la même mesure dont vous vous serez servis envers eux [1].

Il prévoit, pose et résout en ces termes le cas de l'infidélité dans le mariage :

1. Pour Jésus, il s'en alla sur la montagne des Oliviers.
2. Mais, dès la pointe du jour, il retourna au temple, où tout le peuple s'amassa autour de lui, et, s'étant assis, il commença à les instruire.
3. Alors, les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme qui avait été surprise en adultère, et, la faisant tenir debout au milieu du peuple,

1. *Évangile selon saint Matthieu*, chap. VII.

4. Ils dirent à Jésus : « Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère.

5. « Or, Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider les adultères; quel est donc sur cela votre sentiment? »

6. Ils disaient ceci en le tentant, afin d'avoir de quoi l'accuser. Mais Jésus, se baissant, écrivait avec son doigt sur la terre.

7. Comme donc ils continuaient à l'interroger, il se leva et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le première la pierre. »

8. Puis, se baissant de nouveau, il continua d'écrire sur la terre.

9. Mais pour eux, l'ayant entendu parler de la sorte, ils se retirèrent l'un après l'autre, les vieillards sortant les premiers, et ainsi Jésus demeura seul avec la femme qui était au milieu de la place.

10. Alors, Jésus, se levant, lui dit : « Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a-t-il condamnée? »

11. Elle lui dit : « Non, Seigneur. » Jésus lui répondit : « Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez-vous-en, et à l'avenir ne péchez plus[1]. »

L'Évangile pardonne.

Le Code ne pardonne pas.

Ce dernier condamne et punit ainsi l'adultère :

ARTICLE 324. — Dans le cas d'adultère prévu par l'art. 336, le meurtre commis par l'époux sur son épouse ainsi que sur le complice, à l'instant où il les surprend en flagrant délit dans la maison conjugale, est EXCUSABLE.

ART. 336. — L'adultère de la femme ne pourra être dé-

1. *Évangile selon saint Jean,* chap. VIII.

noncé que par le mari ; cette faculté même cessera s'il est dans le cas prévu par l'article 339.

ART. 337. — La femme convaincue d'adultère subira la peine de l'emprisonnement pendant trois mois au moins et deux ans au plus. Le mari restera le maître d'arrêter l'effet de cette condamnation, en consentant à reprendre sa femme.

ART. 338. — Le complice de la femme adultère sera puni de l'emprisonnement pendant le même espace de temps, et, en outre, d'une amende de cent francs à deux mille francs. Les seules preuves qui pourront être admises contre le prévenu de complicité seront, outre le flagrant délit, celles résultant de lettres ou autres pièces écrites par le prévenu.

ART. 339. — Le mari qui aura entretenu une concubine dans la maison conjugale et qui aura été convaincu sur la plainte de la femme, sera puni d'une amende de cent francs à deux mille francs.

Avant que la loi du 10 mai 1816 eût aboli le divorce, le Code Napoléon l'admettait dans les cas suivants :

ARTICLE 229. — Le mari pourra demander le divorce pour cause d'adultère de sa femme.

ART. 230. — La femme pourra demander le divorce pour cause d'adultère de son mari, lorsqu'il aura tenu sa concubine dans la maison commune.

ART. 231. — Les époux pourront réciproquement demander le divorce pour excès, sévices ou injures graves, de l'un d'eux envers l'autre.

ART. 232. — La condamnation de l'un des époux à une peine infamante sera, pour l'autre époux, une cause de divorce.

ART. 233. — Le consentement mutuel et persévérant des

époux exprimé de la manière prescrite par la loi, sous les conditions et avec les épreuves qu'elle détermine, prouvera suffisamment que la vie commune leur est insupportable et qu'il existe, par rapport à eux, une cause péremptoire de divorce.

La loi du 10 mai 1816 a supprimé, en ces termes, les articles qui précèdent :

Article premier. — Le divorce est aboli.

Art. 2. — Toutes demandes et instances en divorce, pour causes déterminées, sont converties en demandes et instances en séparation de corps; les jugements et arrêts restés sans exécution par le défaut de prononciation du divorce par l'officier civil, sont restreints aux effets de la séparation.

Entre la foi ou la loi, entre l'Évangile ou le Code qui sont, on le voit, en désaccord flagrant, il faut choisir.

Ou il faut briser législativement l'indissolubilité légale du mariage, ou il faut que l'amour de Dieu, se rallumant dans tous les cœurs, commande aux sens de l'homme et de la femme plus haut et plus impérieusement que l'amour coupable.

Je ne parle ni de l'Allemagne, ni de l'Angleterre, ni de la Belgique, ni des États-Unis, ni de la Suisse, où l'indissolubilité du mariage n'existe pas; je parle

de la France, où elle a été rétablie et où elle est la condition légale des époux.

Une femme s'y rend coupable du délit d'adultère : que peut faire le mari?

Il peut, s'il la surprend en flagrant délit, la tuer et tuer le complice.

S'il ne l'a pas surprise en flagrant délit, il peut la faire condamner à l'emprisonnement pendant trois mois au moins et deux ans au plus, ce qui, soit dit en passant, laisse subsister un injustifiable écart entre les échelons du Code pénal, marqués l'un par l'art. 324 et l'autre par l'art. 337 suivi de l'art. 338.

Il peut faire prononcer la séparation de corps.

Il peut fermer les yeux et préférer à la publicité du scandale judiciaire l'ignominie du ménage à trois.

Enfin il peut ouvrir les yeux, maîtriser sa douleur, contenir son ressentiment, dédaigner des propos qui ne tarderont pas à tomber dans le gouffre de l'oubli où ils tombent tous, et, par le pardon, s'élever au-dessus de ces propos de toute la hauteur qu'il y a entre le Code implacable et l'Évangile miséricordieux.

Pardonner à Mathilde, qui n'avait pas cessé un seul jour de verser les pleurs les plus amers du repentir le plus profond, c'est ce que faisait Dumont dans la

version primitive du *Supplice d'une femme*, version que M. Alexandre Dumas fils n'a su que tourner en dérision, lorsque l'art, sous le nom de collaboration, aurait pu et dû se proposer pour tâche et pour but de la rendre plus dramatique.

Ce n'était pas sans motif que j'avais fait naître Dumont à Genève, et que je lui avais donné cette austère piété des protestants qu'entretiennent soir et matin la lecture de la Bible et l'exercice de la prière.

Né à Genève, Dumont pouvait y faire prononcer le divorce, auquel Mathilde le conviait en ces termes :

MATHILDE, à Dumont.

Vous, Henri, vous partirez pour Genève, où, à ma demande, vous ferez prononcer notre divorce.

DUMONT, à Mathilde.

Je n'irai pas à Genève. Le divorce ne rompra pas le lien que la dignité de ta conduite vient de resserrer. Si je provoquais le divorce, dont l'idée t'a apparu, quelle serait donc l'expiation infligée à la femme coupable qui n'a connu ni la honte ni les remords? Nous vivions en époux, nous vivrons en frères.

MATHILDE.

Henri, vous oubliez le monde!

DUMONT.

Je ne l'oublie pas. S'il apprend ce qui vient de se passer entre nous, comme il finit toujours par applaudir à tout ce qui est juste, il m'approuvera.

Ainsi se terminait la pièce que M. Alexandre Dumas fils, en la reproduisant presque tout entière, a qualifiée « d'impossible[1]. »

C'était cette conclusion que j'eusse voulu que maintînt M. Alexandre Dumas fils, s'associant à ma pensée, mais se servant de l'expérience qu'il avait et que je n'avais pas pour émonder, dans ma pièce, tout ce que le dialogue avait de trop touffu, je le reconnais, et imprimer, sans le faire dévier, plus de rapidité au cours de l'action.

Oui, ce que j'eusse voulu, c'eût été voir sur la scène française, où l'on a montré, où l'on montre encore tant de maris ridicules et bafoués, un mari austère et miséricordieux, s'ennoblissant par un pardon noblement accordé à une femme l'ayant douloureusement mérité par le plus sincère repentir, la plus longue expiation et le plus cruel supplice.

Je ne dis pas que, dans une salle de spectacle où l'on va pour se distraire entre le dîner et le coucher, un pardon évangélique faisant violence aux idées reçues et appel à la réflexion, n'eût provoqué ni critiques, ni murmures, ni opposition; mais c'étaient cette opposi-

1. *Histoire du* SUPPLICE D'UNE FEMME, par Alexandre Dumas fils, page 113.

tion, ces murmures et ces critiques qu'il me paraissait honorable de braver.

Il y a de faux points d'honneur dangereux à combattre qu'il serait glorieux de vaincre ! Il y a d'impudentes hypocrisies de langage dont il serait temps de faire tomber le masque ! Il y a de mortels lieux communs qu'il faudrait bannir à perpétuité, car ils font plus de mal à la société que les plus dangereux malfaiteurs ! Il y a enfin d'éternelles plaisanteries aux dépens des maris qualifiés par Molière qui devraient être usées depuis le temps qu'elles font rire !

Le dénoûment par lequel se termine *le Supplice d'une femme*, dénoûment que le public a pleinement adopté, je me hâte de le reconnaître, et qui appartient exclusivement à l'auteur du *Demi-Monde*, ce demi-dénoûment a rompu la chaîne de mes idées, en ce qu'il n'est ni le mari qui pardonne, ni le mari qui punit. Ainsi s'explique la protestation persistante dont il n'a cessé d'être l'objet de ma part, et qu'il mérite, car il est impossible d'être plus faux et moins vraisemblable. Il appartient à la convention, il n'appartient pas à la réalité; dans le monde réel, dans le monde vivant, il eût été qualifié de ridicule et eût été sifflé.

Quel est le mari, ce mari étant un banquier, ce mari

étant un Génevois, ce mari étant un protestant, ce mari ayant toutes les qualités qu'on s'accorde à louer dans le caractère de Dumont, quel est le mari à l'esprit duquel fût venue la pensée de s'ingénier à déshonorer sa femme par le laborieux moyen qu'il se creuse la tête à trouver, lorsqu'il n'avait qu'à suivre tout simplement et bien plus sûrement la voie toute tracée de la séparation judiciaire, s'il tenait absolument à chasser l'épouse adultère du domicile conjugal et à la flétrir publiquement?

De ce dénoûment absurde quel utile enseignement jaillit-il?

Ce dénoûment a réussi, je n'en disconviens pas, mais en allant directement contre ma donnée et contre mon but, en ce qu'il fait accepter inconsidérément par le public ce que je voudrais au contraire qu'il eût désormais le bon sens de repousser systématiquement. Je voudrais que, dans les comédies de mœurs modernes, œuvres ou tentatives sérieuses, le public n'admît plus que ce qui découlerait naturellement de la logique des caractères et des situations, que ce qui serait vrai, que ce qui aurait pu et dû se passer ainsi dans le monde vivant à la portion duquel auraient été empruntés les personnages mis en scène.

Montrez-moi un mari fidèle pardonnant à sa femme infidèle, afin que je juge s'il a raison de lui pardonner.

Montrez-moi un mari infidèle et ne pardonnant pas à sa femme infidèle, afin que je juge s'il a raison d'avoir deux balances différentes, une pour lui et une pour elle.

Montrez-moi un mari se séparant judiciairement de sa femme, afin que je juge s'il a raison de semer autour de lui et de ses enfants l'éclat et le scandale.

Montrez-moi un mari se faisant justice à lui-même aux termes des articles 324 et 336 du Code pénal, afin que je juge s'il a raison de tuer à bout portant la femme et le complice pris en flagrant délit.

Montrez-moi le mari provoquant l'amant en duel, afin que je juge si un duel entre eux est possible.

Montrez-moi enfin tout ce que renferme de situations douloureuses, déchirantes, ignominieuses, terribles, ridicules, inextricables, l'indissolubilité légale du mariage, afin que je juge si cette indissolubilité peut et doit être maintenue dans une société telle que la nôtre, où ceux qui se marient se connaissent à peine avant de s'épouser; où la jeune fille, injurieusement gardée à vue, ne jouit avant le mariage d'aucune

liberté, et où le mari ne tarderait pas à être pris en grippe par sa femme s'il ne permettait pas qu'elle allât faire dans le monde sa moisson de succès, seulement s'il mettait de la mauvaise grâce à porter le manteau et l'éventail qu'il a pour fonction de garder.

Mais montrez-moi distinctement ces situations dans leur netteté, sans en fausser aucune, afin que chacune d'elles contienne sa leçon.

Par les raisons que je viens d'exposer, et non par aucune autre prenant sa source dans l'amour-propre d'auteur, je persiste à regretter que, dans *le Supplice d'une femme,* Dumont, le banquier génevois à Paris, Dumont, l'austère et sincère protestant, n'ait pas donné le louable exemple d'un généreux pardon, si difficile et si douloureux qu'il pût être.

Pour faire accepter à la scène ce pardon, pour le rendre émouvant et solennel, que fallait-il ? Il fallait que l'art et l'expérience vinssent en aide à l'idée. C'était, ce devait être la part de la collaboration de M. Alexandre Dumas fils, qui a eu le temps d'apprendre ce que je n'ai pas eu le temps d'étudier : il sait ce que je ne sais pas, il sait quelle est exactement la puissance et l'élasticité des ressorts dramatiques.

Si son concours m'eût été donné dans la mesure

que je viens d'indiquer, mesure où le concours du collaborateur rectifie et fortifie l'œuvre et ne la dénature pas, il m'eût été probablement continué pour *les Deux Sœurs*, qui, à leur tour, eussent aussi gagné à cette association de l'art et de l'idée.

Le pardon ayant occupé la première place dans cette série d'études dramatiques qui ont pour objet et pour sujet la *question du mariage*, le duel eût occupé la seconde, et l'article 324 la troisième.

Lorsque le mari, à tort ou à raison, met la pureté de son honneur dans la fidélité de sa femme, le duel est-il une réparation de l'outrage, et l'amant, sans encourir les justes sévérités de la conscience publique, peut-il se battre à outrance contre le mari? Je dis *à outrance*, car ce dernier ne permettra certainement pas que celui qui n'a point épargné son honneur épargne sa vie.

Si l'indignation et l'irritation du mari sont au comble et qu'elles aillent jusqu'à la provocation la plus extrême, la plus offensante, que devra faire l'amant à son tour outragé? Se contiendra-t-il jusqu'à l'héroïsme et poussera-t-il jusqu'au sacrifice de sa propre vie le respect de la vie du mari? ou se démentira-t-il en finissant par accepter la provocation qu'il avait com-

mencé par refuser et en s'exposant à tuer le mari ?

Dans la scène du duel entre Robert de Puybrun et le duc Armand de Beaulieu, je l'avouerai ingénument et sans fausse modestie, je croyais avoir atteint à la plus grande hauteur de la réalité idéalisée, telle que je la conçois au théâtre lorsqu'il s'agit d'œuvres sérieusement conçues. Il me semblait que, leurs deux caractères étant donnés, Robert et Armand ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, agir autrement qu'ils ne se comportent, sans être en désaccord avec eux-mêmes. Il me semblait qu'ainsi poussé jusqu'à ses dernières conséquences, c'était la condamnation souveraine du duel entre l'amant et le mari par l'éclatante démonstration de son impossibilité morale.

Cette impossibilité absolue est niée par les critiques; mais je me borne à leur poser cette question : Quel accueil serait fait dans le monde à l'homme qui aurait tué le mari de la femme dont il était l'amant ? Pourrait-elle jamais le revoir ?

A cette question, j'ajoute cette hypothèse : Je suppose que le duc Armand de Beaulieu, au lieu de faire à Robert la réponse qu'il lui fait, lui dise :

« Vous venez de me rendre outrage pour outrage; vous venez de me délier les mains; maintenant, battons-nous ! »

Je suppose, en effet, qu'ils se soient battus et qu'Armand de Beaulieu ait tué Robert de Puybrun; quel eût été le sentiment du public et quelle eût été l'opinion des critiques?

Si la scène de provocation entre l'amant et le mari ne pouvait être autre que ce qu'elle est, si elle ne pouvait aller plus loin et s'élever plus haut, j'ai pu ne pas réussir devant le spectateur autant que je l'avais espéré, mais j'ai réussi devant moi, en ce sens que j'ai pleinement atteint le but que je visais.

Je ne nie pas ce qu'il y a de pénible dans la vue de ces deux hommes qui tombent roides morts, l'un frappé au cœur, l'autre se faisant sauter le crâne, parce que dans un bal une femme aura agréablement souri à un homme dont ce sourire aura ardemment allumé d'abord l'imagination, puis la vanité et enfin le cœur, et que la coquetterie est une pente glissante sur laquelle il est difficile, sinon impossible de se retenir; mais est-ce que le drame des *Deux Sœurs* est la première pièce qui emprunte à la mort son dénoûment?

Escamoter les dénoûments par un mot qui laisse tout en suspens et qui fasse mentir le proverbe : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, n'est pas un art si haut placé, qu'en me hissant sur la pointe des

pieds et allongeant le bras, je n'eusse u parvenir à atteindre jusqu'à lui.

Dans les critiques auxquelles a donné lieu la représentation des *Deux Sœurs*, toutes, il s'en faut, n'ont pas été personnelles et injurieuses; il y en a eu d'impersonnelles et de justement fondées; celles-ci me serviront; car je ne compte pas lâcher pied devant les animosités que j'ai déchaînées contre moi, animosités qui ne datent pas de l'essai que je viens de tenter. Qu'elles le sachent! les critiques passionnées ne me décourageront pas et les critiques lumineuses m'éclaireront. Peut-être réussiront-elles à faire de moi ce que, assurément, je ne pensais pas, il y a deux ans, que je fusse jamais! — un auteur dramatique. *Le Supplice d'une femme* a dû le jour à un hasard qu'il n'est peut-être pas superflu que je fasse connaître.

Causant, il y a quatre ou cinq ans, avec une femme admirablement douée, qui me paraissait réunir toutes les conditions pour devenir une grande actrice, je lui donnais le conseil de choisir le théâtre pour profession. Dans l'entraînement de la conversation, l'idée me vint soudainement de lui dire : « Débutez, et je vous ferai une pièce; cette pièce aura pour titre : *le Supplice d'une femme.* »

Le conseil que j'avais donné n'ayant pas été suivi, titre et sujet en restèrent là en compagnie de beaucoup d'autres sujets et de beaucoup d'autres titres qui me sont souvent venus à l'esprit sans que j'aie pensé à y donner suite. Je n'y songeais plus, lorsque l'année dernière ce titre et ce sujet me revinrent tout à coup à la mémoire dans un entretien que j'eus à Enghien avec le plus fécond, incontestablement, des auteurs dramatiques et des romanciers qui aient jamais existé. Il s'agissait de dénouer une double difficulté d'acquisition de terrain et de construction d'un chalet au bord du lac. Je dis spontanément à Alexandre Dumas Ier, qui est mon ami depuis trente ans :

« Ne cherchez pas des combinaisons si compliquées ; je vous en offre une plus simple ; je vous offre un titre et un sujet de pièce qui, traité par vous, aura cent représentations, et, avec ce qu'elles rapporteront, vous payerez le terrain et le chalet.

— J'y consens, me répondit Dumas du ton de voix distrait de l'incrédulité, si le sujet et le titre me conviennent.

— Cela va sans dire, lui répliquai-je ; adieu. »

De retour au château du Val, je me mis à écrire le lendemain matin à l'auteur de *Henri III*, d'*An-*

tony, de *Mademoiselle de Belle-Isle* et de cent autres pièces parmi lesquelles plusieurs sont des chefs-d'œuvre, pour lui donner le titre et lui exposer le sujet de la pièce dont je lui avais dit un mot la veille; mais, l'entrain m'étant venu dans le cours de la lettre, je la laissai de côté et j'écrivis sans désemparer le premier acte. Le jour suivant, j'écrivis le second acte, et, le troisième jour, le troisième acte. Le succès d'émotion que ces trois actes à peine ébauchés eurent le soir à la lecture, que j'en fis sans prétention, à quatre ou cinq personnes assises autour de la table du salon, décida du sort de la pièce. Ce ne fut pas cependant sans avoir consulté d'autres amis moins faciles à contenter, que je me décidai à tenter l'épreuve du théâtre, d'autant plus périlleuse qu'on a moins de temps à donner à l'étude de ce qu'il est tout naturel que l'on commence par ignorer. Il n'y a pas de carrière qui n'exige un long apprentissage. Je le sais par expérience, et ceux qui m'attribuent avec malveillance d'arrogantes prétentions que je n'ai jamais eues prouvent seulement qu'ils ne me connaissent point. J'ai plus de défiance de moi-même que ne le font supposer des apparences trompeuses. Je sais ce que j'ai et je sais ce qui me manque; j'ai l'idée, il me manque l'art

et le temps de l'acquérir, car mon temps appartient à d'autres études qui le réclament, et je n'ai plus trente ans.

Ce qu'il eût fallu que je rencontrasse, c'eût été un collaborateur qui, s'associant à ma pensée, échangeât avec moi ce qui me manque contre ce que j'ai. Peut-être le rencontrerai-je? En attendant, puisqu'un essai s'est transformé en lutte, je demanderai à la lutte, ma vieille amie, ce qu'elle ne m'a jamais refusé; je lui demanderai de me prêter des forces qui me permettent de poursuivre jusqu'au bout le développement de l'idée qui a cherché à se faire jour dans *le Supplice d'une femme* et dans *les Deux Sœurs.*

La grande objection qu'on m'oppose est celle-ci :

Le théâtre, c'est et ce doit être l'action et l'émotion; ce n'est pas et ce ne doit pas être la discussion et la réflexion.

Je réponds :

Pourquoi le théâtre serait-il étroitement exclusif? Pourquoi ne serait-il pas, ensemble ou séparément, la discussion et la réflexion aussi bien que l'action et l'émotion?

Étant donnée une de ces situations de la vie réelle que le choc de la loi et des mœurs fait si souvent

éclater comme la foudre et qui deviennent alors de vrais drames ayant pour scène le foyer des familles, pourquoi, cette situation étant transportée au théâtre, le spectateur n'y serait-il pas transformé en juge, devant lequel seraient contradictoirement débattus le pour et le contre par des personnages, — par des abstractions vivantes, — si l'on veut, — représentant les idées, les préjugés, les intérêts, les passions en jeu? Croit-on que la scène finale du second acte des *Deux Sœurs,* où Valentine finit par vaincre le duc Armand de Beaulieu, moins encore par la passion que par la logique, moins encore par le déchirement de ses cris que par l'irrésistibilité de ses arguments, puisse être écoutée sans faire réfléchir profondément les hommes et les femmes qui l'auront entendue? Y a-t-il dans cette scène un seul mot qui soit une exagération et qui ne frappe pas juste le point qu'il doit toucher? Les raisons que donne Armand de Beaulieu ne sont-elles pas les meilleures qu'il soit possible de donner? Si elles ne sont pas bonnes, leur faiblesse même ne devient-elle pas une preuve concourant au triomphe de la démonstration de l'auteur?

Ce que je défends ici dans cette préface, où je m'étends sans scrupule, parce que rien n'oblige le

lecteur à la lire s'il la trouve fastidieuse et sans intérêt, ce que je défends ici, ce n'est pas la pièce des *Deux Sœurs*, telle que je l'ai imparfaitement exécutée, faute de l'expérience manquant au forgeron qui n'a jamais limé, c'est l'idée qui l'a dictée.

Si le public préfère l'invraisemblable au vrai, l'exagéré au simple, le convenu au réel et l'impossible au possible, il ne m'en coûtera nullement d'avouer que je me suis trompé, et de renoncer à ma tentative qui ne saurait réussir sans lui. Qu'il décide !

Mais le public a déjà décidé.

Je viens de lire *la Dame aux Camélias*, que j'avais vu représenter, que j'avais applaudie, mais que je n'avais jamais lue.

Qu'y a-t-il surtout de remarquable dans ce drame, dans cette comédie qui a obtenu un si légitime succès? Ce qui en fait, à mon sens, une pièce qui restera et qui mérite de rester, c'est la triple vérité des caractères, des situations et du langage. Les personnages vivent. Ils font ce qu'ils doivent faire, ils disent ce qu'ils doivent dire. Qu'importe qu'ils appartiennent à un monde exceptionnel et peut-être éphémère ! Est-ce que, pris dans sa généralité, le monde n'est pas un

tissu d'exceptions changeantes autant que de contradictions flagrantes?

Dans *les Deux Sœurs*, les personnages vivent-ils? font-ils ce qu'ils doivent faire? disent-ils ce qu'ils doivent dire? Les caractères sont-ils vrais? les situations sont-elles vraies? le langage est-il vrai?

Là était la question, là devait être le débat entre la critique et l'œuvre.

Il ne faut pas oublier que la scène se passe à Paris et en 1865.

A en croire les feuilletons de certains journaux, j'aurais inventé l'adultère! Il n'existerait que des Céciles, il n'existerait pas de Valentines. J'aurais imaginé l'homme que les femmes mettent à la mode et après lequel beaucoup d'entre elles courent ensuite sans se souvenir qu'elles ont un mari, souvent des enfants, et sans être retenues par la crainte des périls attachés à une liaison qui ne saurait durer en raison même des conditions de rivalité dans lesquelles elle a été contractée! Il n'existerait pas de duc Armand de Beaulieu. Les ducs de Richelieu ne seraient plus de notre temps et n'auraient laissé ni descendants ni traditions. J'aurais tiré du néant et non de l'observation le mari tendre et jaloux que sa femme aime d'au-

tant moins qu'il l'aime plus, qu'il l'aime trop, qu'il l'obsède, et qui s'attache à elle d'autant plus passionnément qu'il sent instinctivement qu'elle va lui échapper par la coquetterie, par l'infidélité, par l'explication, par l'éclat, par la crise enfin, que cette crise soit un meurtre « excusable, » un duel impossible ou une séparation judiciaire! Il n'existerait pas de Robert de Puybrun. Mes yeux et mes oreilles m'auraient trompé; s'ils m'ont abusé, tant mieux! Oui! tant mieux, si Valentine et le duc Armand de Beaulieu n'existent à Paris, en 1865, qu'à l'état d'exceptions trop rares pour que la scène soit fondée à s'en emparer comme de personnages lui appartenant légitimement.

Il y a un reproche qui m'a été fait et que je tiens à ne pas ensevelir dans le silence, c'est le reproche de n'avoir pas donné à Valentine, lorsqu'elle est en scène avec son mari, assez de câlinerie, assez de chatterie, tranchons le mot, assez de fourberie. Peut-être, en effet, ai-je eu tort; mais j'ai cédé à deux sentiments invincibles en moi : le mépris que m'inspire le mensonge et la répugnance que j'éprouve à avilir, même au théâtre, le caractère d'une femme.

Une ardeur fiévreuse pour la contagion de laquelle il semble que tout soit préparé dans ce monde pari-

sien qui forme le sommet de la pyramide sociale, une ardeur fiévreuse s'empare du cerveau, du cœur et des sens d'une femme; cette ardeur lui fait tout oublier; elle y cède, c'est le délire; elle ment, c'est l'avilissement; ce n'est plus la femme, c'est l'esclave, c'est la servante. Si cette façon de sentir et de penser est fausse, on a raison de la blâmer, mais je doute qu'on parvienne à la changer en moi, car je l'ai toujours eue. Elle découle de ma conviction profonde que la femme, différente de l'homme, est son égale. Je n'admets pas l'inégalité que consacrent notamment les articles 324, 337 et 339 du Code pénal. Admettre cette inégalité, c'est ouvrir la brèche qu'on veut fermer; car, pour l'adultère comme pour le mariage, il faut être deux.

J'ai sur le mariage des idées que j'ai exposées ailleurs[1] et qu'il n'entre pas dans mon intention de rappeler ici, même sommairement. Il ne s'agit pas de ces idées. Il ne s'agit pas du mariage tel qu'il serait dans une société où l'État ne serait plus que ce qu'il doit être; il s'agit du mariage tel qu'il est, il s'agit du mariage tel qu'il existe en France, où le divorce s'est effacé pour faire place à la séparation de corps.

1. *De la Liberté dans le mariage*, 1852, ouvrage entièrement épuisé.

La séparation de corps n'est pas une solution, car elle condamne le mari qui a gagné son procès contre sa femme à l'une de ces quatre alternatives :

A être à son tour l'amant d'une femme mariée qui le consolera;

A être l'amant d'une jeune fille qu'il séduira;

A être l'amant d'une femme qu'il payera;

Ou bien à s'imposer à perpétuité la continence la plus absolue.

Si la séparation de corps n'est pas une solution pour le mari, elle en est encore moins une pour les enfants issus d'un mariage qui n'est plus noué et qui n'est pas dénoué.

Elle ferme par le scandale la porte au repentir.

Elle a la prétention, suivant une expression célèbre, de faire de l'ordre avec du désordre; mais c'est là une prétention malheureuse, car elle est souverainement condamnée par l'expérience.

Le mariage est un acte religieux qui devait demeurer et qui doit redevenir exclusivement religieux. C'est un acte de la foi, ce n'est pas un acte de la loi.

En opposant Cécile à Valentine dans *les Deux Sœurs,* le but que je me suis proposé, c'est de rendre manifeste qu'alors même qu'un mariage est conclu

dans les conditions les plus défavorables, et qu'un mari se donne tous les torts, torts de caractère et torts de conduite, il vaut encore mieux *pratiquement* chercher en soi-même et dans le bon emploi de son temps sa satisfaction que de la demander à une liaison qui ne saurait être que l'avilissement ou le scandale.

La logique me paraissant appelée à prendre et à occuper dans le drame moderne la même place que la fatalité dans la tragédie antique, j'arrive ainsi par la logique à la même conclusion que le catholicisme.

Mais, s'écrie la critique dédaigneuse, c'est de la logique à la manière de M. de la Palisse et à la façon de M. Prudhomme.

Je ne le nie pas. Est-ce ma faute si, pour le plus grand mathématicien s'élevant par le calcul à la plus haute puissance des nombres, comme pour le plus ignorant écolier qui apprend à compter, $1 + 1 = 2$?

La même critique qui n'eût pas approuvé que, dans *le Supplice d'une femme*, Dumont pardonnât à Mathilde, n'approuve pas, dans *les Deux Sœurs*, que Robert de Puybrun provoque en duel Armand de Beaulieu. Quel est donc, messieurs, votre idéal? serait-ce le ménage à trois?

S'il en est ainsi, ayez la bonne foi de le déclarer.

Encore un mot; et j'aurai terminé.

Aux répétitions des *Deux Sœurs*, j'ai retranché le quatrième acte; ce qui prouve, soit dit en passant, que tailler résolûment est un travail dont je puis m'acquitter sans avoir absolument besoin de l'aide d'un élagueur. Ai-je eu raison, ai-je eu tort de retrancher ce quatrième acte qui complétait ma pensée et la conduisait aussi loin qu'elle pouvait aller? C'est ce que jugera le lecteur sympathique sous les yeux duquel je le place et auquel j'ai cru qu'il appartenait légitimement.

Ce qui m'a décidé à le publier, c'est que *les Deux Sœurs* sont moins une œuvre qu'un essai; l'éclat d'un succès incontesté a pu lui manquer, malgré l'immense talent déployé par les artistes et particulièrement par mademoiselle Fargueil; mais ce qui ne lui manquera pas, je le sais, ce sera une incontestable influence exercée sur des comédies de mœurs et de caractères que nous serons appelés prochainement à applaudir; celles-là sauront mettre l'habileté puisée dans l'expérience, au service de la vérité puisée dans l'observation.

Alors, ce sera l'heureuse union de l'art et de l'idée.

ÉMILE DE GIRARDIN.

25 août 1865.

PERSONNAGES

ROBERT DE PUYBRUN	MM.	F. FEBVRE.
LE DUC ARMAND DE BEAULIEU		BERTON.
DONZAC		FÉLIX.
VALENTINE DE PUYBRUN	Mmes	FARGUEIL.
CECILE, MARQUISE DE TERREPLANE, sœur de Valentine		F. CELLIER.
LOUISE CAMPBEL		BIANCA.
ROSALIE, femme de chambre		DAMIS.
UN VALET DE CHAMBRE	M.	ROGER.

La scène se passe en 1865, à Paris, au premier acte ;
à Vichy, aux deuxième et troisième actes.

Pour tous les détails relatifs à la mise en scène, ainsi que pour l'indication des retranchements qui ont été faits après la première représentation, s'adresser à M. Vizentini, directeur de la scène au théâtre du Vaudeville.

LES DEUX SŒURS

ACTE PREMIER

Cabinet de travail et atelier de peintre; chevalet, modèles, statue, harpe, bibliothèque portative, table à écrire, métier à tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, occupée à peindre; UNE FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame la marquise m'a fait demander?

CÉCILE.

Ma pauvre Rosalie..., je ne puis plus vous garder.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame la marquise est-elle donc mécontente de mon service et a-t-elle des reproches à me faire?

CÉCILE.

Aucun, ma chère... Mais monsieur exige que je fasse des

économies et des réformes ; il trouve qu'en été et en voyage, une femme de chambre est une complication de logement et qu'il suffira pour me servir de la bonne de ma fille.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Et madame la marquise y consent ? Elle n'a pas de volonté.

CÉCILE.

J'ai la volonté de mon mari... Je n'ai pas le droit d'en avoir une autre.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Comment ! madame la marquise n'a pas le droit de garder une femme de chambre qu'elle a depuis quatre ans, lorsque M. le marquis a deux grands laquais sans lesquels il ne sort jamais ?

CÉCILE.

Il a souvent besoin d'eux pour le porter, et ce n'est pas moi qui vous paye... Toute la fortune est à mon mari.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Toute la fortune eût été à madame la marquise, que ce ne serait pas autrement...

CÉCILE.

Rosalie, je vous sais gré de votre attachement ; aussi ne me bornerai-je pas à vous donner un bon certificat : j'espère bien, avant mon départ, vous avoir trouvé une bonne place.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est inutile... Je ne quitterai pas madame la marquise.

CÉCILE.

Il le faut.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Que madame la marquise renvoie la bonne de mademoiselle, et je ferai les deux services.

CÉCILE.

Cela n'est pas possible.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Rien ne sera plus facile.

CÉCILE.

Vous n'êtes pas bonne d'enfants.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je le deviendrai.

CÉCILE.

Rosalie, vous savez bien que vous ne plaisez pas à monsieur, et que Flore lui plaît.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ce n'est pas une raison pour que je sois sacrifiée.

CÉCILE.

Je ne vous sacrifie pas, ma chère ; car, si je pouvais vous garder, je vous garderais certainement.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Et si madame la marquise, qui veille si souvent, tombe malade, qui la soignera ?

CÉCILE.

Flore.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Flore?... Ah bien, oui ! elle ne songe qu'à elle. Madame la marquise aurait passé quarante nuits près du berceau de mademoiselle, qu'il ne viendrait pas à l'idée de Flore de dire : « C'est mon tour... » Elle sait que M. le marquis trouve bien tout ce qu'elle fait ; je suis sûre que c'est elle qui l'a poussé à me donner mon compte.

CÉCILE.

Rosalie, pas de fausse supposition.

SCÈNE II

LES MÊMES, DONZAC, UN VALET DE CHAMBRE.

DONZAC, avant d'entrer.

Dites que c'est moi.

CÉCILE, à la femme de chambre.

Rosalie, vous reviendrez plus tard chercher votre certificat. (La femme de chambre sort.)

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant.

M. Donzac. (Il sort.)

SCÈNE III

CÉCILE, DONZAC, en costume de voyage d'été.

CÉCILE.

Ah! c'est vous, monsieur Donzac! Il y a une éternité que nous ne nous sommes vus!

DONZAC.

Pardonnez, madame la marquise, à un provincial à Paris de se présenter ainsi devant vous en costume de voyage; mais toutes mes malles étaient fermées, quand j'ai appris par hasard que vous étiez sur le point de retourner à Vichy, cette ancienne ville gallo-romaine... *Aquæ calidæ*, cette ancienne place forte du temps de Louis XI, prise par Charles VII en 1440, qui a été si merveilleusement transformée par Napoléon III, et qui m'a valu, je ne l'oublierai jamais, l'honneur de vous être présenté l'année dernière et d'être le partenaire le plus habituel de M. le marquis de Terreplane.

CÉCILE.

C'est vrai, vous aviez l'obligeance de venir faire son piquet tous les soirs.

DONZAC.

Et tous les matins...

CÉCILE.

Et je vous en serai toujours reconnaissante... Prenez une chaise, monsieur Donzac, je vous en prie.

DONZAC.

Je n'oserai jamais m'asseoir ainsi accoutré...

CÉCILE.

Mais comment donc! vous avez la tenue de voyageur la plus élégante... Est-ce que, vous aussi, vous retournez cette année à Vichy?

DONZAC, consultant sa montre.

Il est trois heures dix-sept; je pars ce soir à cinq vingt-cinq; je serai à Vichy demain matin à quatre heures onze... au lever de l'aurore, qui a inspiré au roi Voltaire, l'écrivain-soleil, ces jolis vers que vous ne connaissez certainement pas, madame la marquise...

CÉCILE.

Lesquels?

DONZAC.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Partant dans une heure, je n'ai pas voulu monter en

wagon sans venir me mettre à vos ordres, prendre vos commissions et vous proposer de retenir vos logements...

CÉCILE.

Ils sont retenus... Mille remercîments !... Depuis quand êtes-vous à Paris?

DONZAC.

Depuis un mois...; je me trompe, il n'y a que vingt-sept jours; je suis arrivé le 24 mai et c'est aujourd'hui le 20 juin : le mois de mai a trente et un jours.

CÉCILE, souriant (légère ironie).

Vous êtes venu pour affaires?

DONZAC.

Non, je suis venu, comme je viens tous les ans au printemps, visiter ce qu'il y a de nouveau dans la capitale et me meubler l'esprit et la mémoire. J'ai entendu *l'Africaine,* cette œuvre posthume du grand maître. J'ai assisté à la vente de ces belles collections de tableaux et d'objets d'art qui avaient été formées avec tant de peine, tant de soins, et qu'on ne reverra plus, hélas! car ces tableaux sans prix et ces objets d'art sans pareils vont se disperser dans toute l'Europe, qui nous les enviait. J'ai vu les boulevards nouveaux qui ont été percés et qui méritent de porter les glorieux noms de victoires qui leur ont été donnés. J'ai admiré tous ces jardins du pauvre, ces parcs de famille, que vous

appelez *squares*, et qui ont transformé la grande ville où affluent les deux mondes, l'ancien et le nouveau. J'ai applaudi l'heureux coursier qui, méritant son nom de *Gladiateur*, a battu *Totleben* et gagné, dimanche, le fameux prix de cent mille francs. Je suis venu, enfin, pour me mettre au courant de tout ce qui se fait et de tout ce qui se dit; car, si on ne venait pas à Paris au moins une fois l'an, on se rouillerait complétement en province.

CÉCILE.

De quelle province êtes-vous?

DONZAC.

De l'Auvergne..., du Cantal, où j'ai toutes mes propriétés, qu'un de mes oncles, dont j'hériterai, Louis-Léonard Coutisson, ne veut pas que je vende; ce qui, jusqu'à sa mort, — il a soixante-dix-neuf ans, — m'oblige d'habiter Aurillac... Vous connaissez Aurillac, madame la marquise?

CÉCILE.

Non.

DONZAC.

C'est une ville de 19,136 habitants, chef-lieu de préfecture et dépôt de remonte; remarquable par son église de Saint-Gérand, bâtie au xᵉ siècle, et qui s'honore d'avoir donné naissance à Gerbert, dont la statue, que nous devons au célèbre ciseau de David (d'Angers), orne la place Montyon.

CÉCILE.

Vous êtes compatriote de Gerbert, de Sylvestre II?

DONZAC.

Oui, de Sylvestre II, mort en 1003, descendant de Temenus, qui descendait d'Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène; l'un des hommes les plus remarquables de son siècle, grand astronome, grand mathématicien, grand mécanicien. C'est à lui qu'on doit l'invention des horloges à balancier et la construction de la fameuse horloge de Magdebourg, qui marquait les saisons, les mois, les jours, les heures et les phases lunaires.

CÉCILE.

Vraiment, monsieur Donzac, vous êtes un dictionnaire vivant!

DONZAC.

Ah! qui ne sait pas cela? Qui ne sait pas qu'Aurillac a aussi donné le jour à Piganiol de la Force, né en 1675, l'auteur de la *Nouvelle Description des châteaux et parcs de Versailles et de Marly,* publiée en 1702? J'en ai dans ma bibliothèque un exemplaire que j'ai fait relier par Gruel, rue Royale, n° 10, lequel m'a fait payer cette reliure trente-cinq francs; il est vrai qu'elle ne laisse rien à désirer...

CÉCILE.

Aurillac est tout près de Vichy?

DONZAC.

Tout près..., c'est trop dire! De Vichy à Aurillac, il y a deux cent soixante-trois kilomètres; le chemin de fer s'arrête à Massiac, ce qui est très-incommode, car Aurillac et Vichy dépendent du même ressort... Le premier président de la cour de Riom est un de mes parents... par ma mère. Ils descendent tous les deux des Trouchon, qui sont originaires du Limousin, et dont l'un, l'aîné, a été membre du Tribunat; l'autre, le cadet, a été général de brigade; le troisième...

CÉCILE, l'interrompant.

Je vois que vous appartenez à une très-nombreuse famille et qui s'est distinguée dans toutes les carrières qu'elle a parcourues.

DONZAC.

J'ai ou plutôt j'avais deux cousins dans l'armée: Léon, qui était chef d'escadron à la prise de Sébastopol, il est mort; et Jules, qui est capitaine du génie à Metz, où il s'est marié le 17 avril 1864, et où il a épousé...

CÉCILE.

L'une des filles du baron de Serrière, que je connais.

DONZAC.

Comment le savez-vous, madame la marquise?

CÉCILE.

Par vous, qui me l'avez dit l'an dernier à Vichy, à votre retour de noces... Vous le voyez, j'ai bonne mémoire.

DONZAC.

C'est comme moi..., je n'oublie rien... Je me souviens encore qu'à l'âge de onze ans...

SCÈNE IV

LES MÊMES, VALENTINE.

CÉCILE, à Donzac.

Ma sœur, madame de Puybrun. (A Valentine.) M. Donzac, de qui nous avons eu l'honneur de faire la connaissance l'année dernière à Vichy.

DONZAC, après s'être incliné.

Le bonheur, madame, de vous avoir été présenté marquera dans ma vie par une date qui ne s'effacera plus de mon souvenir... (Valentine incline légèrement la tête.) Est-ce que vous ne serez pas des nôtres? Est-ce que vous ne vous laisserez pas tenter par le désir d'accompagner votre excellente et charmante sœur, dont tous nos pauvres de Vichy bénissent le nom vénéré, dont tous nos sites pittoresques connaissent le crayon inspiré?

VALENTINE, à Donzac.

Si je n'en avais pas eu le désir, ce que vous venez de dire, monsieur, me le donnerait.

DONZAC, à Valentine.

Il faut le réaliser, madame... Il faut absolument que ma-

dame la marquise vous emmène avec elle... Vous connaissez certainement le Bourbonnais et l'Auvergne?

VALENTINE.

Non; je ne connais en France que deux villes: Paris et Angers.

DONZAC.

Raison de plus pour venir respirer l'air pur et vivifiant de nos montagnes et de nos vallées, et tremper vos lèvres vermeilles à nos sources bienfaisantes. N'est-ce pas, madame la marquise, que vous êtes de mon avis?

CÉCILE.

Ma sœur se porte aussi bien que moi... Et, d'ailleurs, cela dépend de son mari, M. de Puybrun.

DONZAC.

Les maris doivent obéissance à leur femme; c'est mon avis, quoi qu'en disent le Code Napoléon, article 213, et l'auteur de *l'École des maris*, l'immortel, l'incomparable Molière!

CÉCILE, à Donzac.

Vous n'êtes pas marié, monsieur Donzac, on le voit tout de suite...

DONZAC.

A quoi le voit-on, madame la marquise?

CÉCILE.

Au langage que vous tenez. Si vous étiez marié, vous diriez exactement le contraire.

DONZAC.

Je l'avoue, je suis resté braconnier; mais, si je chasse sur les terres de mes voisins, — ce qui a ses dangers, — au lieu de chasser sur les miennes, cela tient à beaucoup de circonstances pour le récit desquelles il faudrait que je remontasse très-haut. Ces circonstances, je vous les raconterai à Vichy, car les chemins de fer n'attendent pas. Quelle bienfaisante mais aussi quelle tyrannique invention! Il faut être là..., là..., à la minute, à la seconde..., sous peine de manquer le train... Aussi combien de fois le manque-t-on!

VALENTINE.

Je ne sais comment je m'y prends, mais jamais je n'ai pu arriver juste à l'heure.

DONZAC.

Moi, j'arrive toujours à temps... Il est vrai que j'ai un excellent chronomètre de Bréguet, rue de l'Horloge, 39, médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855... (Il tire sa montre.) Il est trois heures quarante-deux; je vous demande la permission de me retirer et de vous dire : A bientôt.

CÉCILE.

A bientôt, monsieur Donzac. (Il salue et sort.)

SCÈNE V

CÉCILE, VALENTINE.

VALENTINE.

Quel est ce monsieur?

CÉCILE.

C'est le type du provincial qui lit tout, qui écoute tout, qui retient tout et qui voit tout. Grâce aux chemins de fer, il sait mieux que nous ce qui se passe à Paris; il n'ignore rien de ce qui nous arrive; car il vient chaque année faire ici son assortiment de caquetages et sa provision de nouvelles en gros, qu'il va ensuite débiter en détail partout où on l'écoute..., et on l'écoute partout... Excellent homme, d'ailleurs...

VALENTINE.

Comment va la petite?

CÉCILE.

La nuit a été très-mauvaise.

VALENTINE.

Et ton mari?

CÉCILE.

Il ne peut poser les pieds à terre... Il faut qu'on le porte dans un fauteuil... C'est un martyr.

VALENTINE.

Ne vas-tu pas le plaindre!

CÉCILE.

Puisqu'il souffre.

VALENTINE.

Je le plaindrais s'il ne te faisait pas souffrir.

CÉCILE.

Ne dis pas cela, Valentine, je t'en prie..., ce n'est pas la vérité; et cela serait vrai, que je ne devrais pas l'avouer et encore moins permettre qu'on accuse Maurice... Dès qu'on l'attaque devant moi, mon devoir est de le défendre.

VALENTINE.

Eh bien, défends-le!... cela ne m'empêchera pas de dire ce que j'en pense... Un dissipateur qui ne se refuse rien, un avare qui te refuse tout...

CÉCILE.

Que me manque-t-il? N'ai-je pas un des plus beaux hôtels de Paris et une des plus grandes terres de France?

VALENTINE.

Oui..., deux immenses déserts où il n'invite personne et où, à ta place, je serais déjà morte d'ennui.

CÉCILE.

Nous n'avons pas les mêmes goûts, nous n'avons pas le même caractère.

VALENTINE.

Dis que nous n'avons pas le même caractère, mais ne dis pas que nous n'avons point les mêmes goûts... Est-ce que nous n'aimions pas le bal également toutes les deux? Entre nous, la seule différence, c'est que tu y allais uniquement pour danser, tandis que danser était ce qui m'y plaisait le moins. Danser te plairait encore, mais ton mari trouve que les robes qu'on fait maintenant coûtent trop cher.

CÉCILE.

Est-ce qu'il a tort?

VALENTINE.

Tu aimais plus encore que moi à monter à cheval, ce qui était tout simple, car aucune femme ne monte mieux que toi...; mais ton mari trouve que les chevaux de selle sont trop dangereux.

CÉCILE.

Est-ce qu'en effet il n'arrive pas tous les jours des accidents?

VALENTINE.

Cette raison que donne ton mari n'est pas la vraie, c'est un prétexte; la vérité est qu'il a soixante ans et, de plus, la

goutte la moitié de l'année, quoiqu'il le nie. Il prétend que ce n'est qu'un rhumatisme.

CÉCILE.

Je n'ai pas le droit de lui reprocher son âge. Si je l'eusse trouvé trop vieux, c'était à moi de ne pas consentir à l'épouser. Rien ne m'y forçait.

VALENTINE.

Assurément rien ne t'y forçait... Mais tu es si bonne, que tu ne sais résister à rien de ce qui doit rendre les autres heureux. Il a suffi que maman te dise jusqu'à quel point ce mariage la rassurerait sur ton avenir et le mien pour te faire rétracter ton premier mouvement...

CÉCILE.

Sois juste, Valentine : est-ce que maman avait tort? est-ce qu'en effet ce n'était pas un mariage inespéré? est-ce que je devais m'attendre que le marquis de Terreplane, avec ses trois cent mille francs de rente, s'éprendrait de moi et demanderait la main d'une fille de vingt-deux ans, qui n'avait pour toute dot que l'éducation pour laquelle sa mère s'était imposé tant de privations?

VALENTINE.

C'était bien la peine qu'elle se les imposât! c'était bien la peine qu'elle te donnât tous les talents que tu possèdes, pour le cas que ton mari en fait!

CÉCILE, l'interrompant.

Valentine!

VALENTINE, reprenant.

Il n'aimait pas la musique : aussitôt tu t'es mise à dessiner et à peindre. C'est ta seule distraction. Un de ces jours, j'en suis sûre, il se plaindra que tu uses trop de crayons et que tu fais une trop grande consommation de toiles et de cadres... Sais-tu ce qu'il me disait hier, en me parlant de toi, dont je prenais le parti?

CÉCILE.

Que te disait-il?

VALENTINE.

Il me disait : « Ah! les femmes parfaites... ne m'en parlez pas! je les ai en horreur. Ce sont des consciences vivantes...; elles vous gâtent tous vos plaisirs. » Il semble, en vérité, que tu lui as volé sa liberté! S'il tenait tant à la garder et à rester vieux garçon, alors pourquoi t'a-t-il épousée?

CÉCILE.

Pour avoir un héritier de son nom et de sa fortune qui ne fût pas son neveu... Mais, au lieu d'un fils qu'il souhaitait, c'est une fille que je lui ai donnée, et une pauvre petite fille maladive.

VALENTINE.

Est-ce une raison de t'en vouloir? Est-ce ta faute?

CÉCILE.

Je t'en prie, Valentine, changeons de conversation; tu sais que je n'aime pas que tu t'exprimes ainsi sur Maurice.

VALENTINE.

Alors, qu'il soit moins égoïste et qu'il ne te rende pas malheureuse.

CÉCILE.

Je ne le suis pas.

VALENTINE.

Tu le dis, mais c'est pour l'excuser. Il est impossible que tu ne le sois pas... Sous les apparences d'un grand luxe cachant la plus sordide avarice, quelles jouissances as-tu ?

CÉCILE.

Ne comptes-tu pour rien la satisfaction intérieure que donne l'accomplissement de tous ses devoirs? Ainsi, lorsque je pourrais faire des reproches à Maurice et que je trouve en moi la force de ne lui en adresser aucun, je ne sais pas si je suis heureuse, mais je sais que je suis contente et je me sens presque fière de la victoire difficile que j'ai remportée sur mon orgueil.

VALENTINE.

Nous ne comprenons pas le mariage de la même façon.

CÉCILE.

Il n'y a cependant qu'une seule manière de le comprendre.

VALENTINE.

Quand on a un mari comme le tien, avare et fastueux, exigeant et égoïste, injuste et colère, insupportable enfin...

CÉCILE.

C'est de le supporter, et, s'il a des torts, de s'appliquer, soi, à n'en avoir aucun.

VALENTINE.

Mais quand il ne vous aime plus, et que sa passion, comme celle de Maurice pour toi, passion qui n'était qu'un caprice, a fait place à l'indifférence la plus blessante et à l'infidélité la moins cachée?...

CÉCILE.

C'est de lui rester fidèle. Autrement, dans quels écarts, dans quelles complications, dans quels périls suivis de regrets et accompagnés de remords ne s'exposerait-on pas à tomber!

VALENTINE.

Mais quand on ne l'aime plus que de bonne et tendre amitié, et que sa passion, comme celle Robert pour moi, s'est changée en la jalousie la plus intolérable?...

CÉCILE.

C'est de ne donner à cette jalousie aucun prétexte.

VALENTINE.

C'est bien facile à dire.

CÉCILE.

Si c'était facile à faire, où serait le mérite?

VALENTINE.

Sonne, je t'en prie, pour qu'on me donne un verre d'eau... Je meurs de soif... (Cécile sonne.)

CÉCILE, au domestique qui entre, puis sort aussitôt.

Apportez un verre d'eau à ma sœur...

VALENTINE.

Quelle absurde institution que le mariage!

CÉCILE.

Est-ce à nous, Valentine, de nous en plaindre? Élevées comme nous l'avons été par la meilleure et la plus tendre des mères, qui n'a jamais eu qu'une pensée : nous faire faire de brillants mariages, et qui y est parvenue... (Le valet apporte à Valentine, sur un plateau, un verre d'eau.) Si nous ne nous étions pas mariées, qu'eussions-nous fait, que fussions-nous devenues?

VALENTINE.

Je sais ce que tu vas me répondre : tu vas me répéter que nous eussions été dédaigneusement reléguées parmi les vieilles folles sans fortune dont le monde tourne en ridicule les prétentions, ou les vieilles prudes sans famille comme nous en connaissons, — bigotes par désœuvrement, enviant tout et ne pardonnant rien, n'ayant d'affection que pour leurs oiseaux, leur chat ou leur chien...

CÉCILE.

Oui, voilà quel eût été notre sort! Mon mari, c'est vrai, n'est plus jeune, quoiqu'il se conduise en jeune homme; mais ses intérêts sont les miens... Quand il souffre, je souffre de le voir souffrir; quand il s'emporte, je songe à le calmer, et d'ailleurs, n'est-il pas le père de ma fille?

VALENTINE.

Ta fille! Encore une douleur à ajouter à ta vie... Une pauvre enfant contrefaite et toujours malade, près du lit de laquelle il te faut veiller toutes les nuits! Ah! sans toi, elle serait morte, mais son existence te coûtera la santé.

CÉCILE.

Je suis forte.

VALENTINE.

Tu le dis pour faire croire que tu l'es et diminuer ton mérite... Je t'admire... Tu as une vertu que je n'ai pas.

CÉCILE.

Il dépend de toi de l'avoir.

VALENTINE.

La vertu ne se donne pas.

CÉCILE.

Elle s'acquiert.

VALENTINE.

Alors, comment expliques-tu qu'ayant été élevées absolument de même, nous n'ayons pas les mêmes pensées, les mêmes impressions, les mêmes principes, la même conduite? Je voudrais t'imiter, que je ne le pourrais pas. Toi, tu es une plante qui embaume l'air qu'on respire; tu peux végéter. Moi, je suis une femme... il faut que je vive.

CÉCILE.

Tu me fais peur, Valentine, en t'exprimant ainsi. C'est la première fois que tu me tiens ce langage...

VALENTINE.

Ce qui a été trop fortement comprimé finit par éclater. Oui, c'est vrai, et je ne puis pas le cacher, j'ai besoin de sentir mon cœur battre...

CÉCILE.

Crois-tu donc que ce besoin, je l'aie éprouvé moins impérieusement que toi? Crois-tu donc que je me sois ployée

sans effort et sans regret à cette existence dont j'ai fini par contracter l'habitude? Crois-tu donc qu'il ne m'en ait pas coûté de renoncer à l'idéal que j'avais si longtemps rêvé et qu'un jour j'ai entrevu : — celui d'un mari qui vous aime et qu'on aime, qui a vos goûts et dont on a les idées? Toi qui as reçu toutes mes confidences de jeune fille en échange des tiennes, crois-tu donc qu'en secret mon cœur aussi n'ait jamais battu? Va, si tu n'as jamais su jusqu'à quel point il a été profondément troublé, c'est que je l'ai soigneusement caché à tous les regards, même aux tiens; c'est qu'aussitôt qu'il a voulu élever la voix, je lui ai imposé silence.

VALENTINE.

Je n'ai pas cet empire sur moi.

CÉCILE.

Prends-le!

VALENTINE.

J'essayerais de t'imiter que jamais je ne réussirais à changer, comme toi, les mortifications en jouissances. Ce que j'aime, je l'adore; mais ce que je n'aime plus, je ne saurais le supporter. Je ne suis pas faite pour l'indifférence; la soif d'émotions me dévore.

CÉCILE.

Puisse cette soif ardente ne pas se changer en regret amer et ne jamais te faire oublier jusqu'à quel point ton mari t'aime!

VALENTINE.

Trop!

CÉCILE.

Comment un tel mot peut-il sortir de ta bouche!

VALENTINE.

Tout vaut mieux qu'un mari désœuvré qui ne vous quitte pas un seul instant. Robert est là, toujours là, ne faisant rien, n'ayant rien à faire... qu'à chasser en automne sur sa terre de Puybrun, où il faut que je reste pendant ces mois éternels de septembre, d'octobre, de novembre, de décembre et de janvier... Je finirai par le prendre en grippe!

CÉCILE.

Il n'est pas possible que tu penses ce que tu viens de dire... Robert ne vit que pour toi et par toi.

VALENTINE.

Je ne dis pas le contraire; je ne dis pas que j'aie raison; mais j'ai besoin de passer quelques semaines loin de lui, et j'ai compté sur toi pour m'aider à satisfaire ce besoin, ce caprice, cette fantaisie... donne à cela le nom que tu voudras. Tu es si bonne, que tu ne me refuseras pas de t'accompagner à Vichy, où ton ami, M. Donzac, vient de me donner rendez-vous.

CÉCILE.

Je ne demanderais pas mieux, si cela dépendait uniquement de moi, mais il faut que Maurice le permette.

VALENTINE.

Dis-lui que je ferai son piquet.

CÉCILE.

Il aura pour le faire l'ami dont il te plaît de me gratifier.

VALENTINE.

Nous nous relayerons : M. Donzac fera sa partie le matin; moi, je la ferai le soir.

CÉCILE.

Je te promets de consulter Maurice.

VALENTINE.

C'est en consultant les maris qu'on les gâte. Est-ce que je consulte jamais Robert !

CÉCILE.

Tu as tort ! et peut-être un jour t'en repentiras-tu...

VALENTINE.

D'ici là, si jamais ce jour arrive, j'aurai du moins joui de mon indépendance.

CÉCILE.

Prends garde, Valentine... Il est rare que l'indépendance d'une femme n'en soit pas la révolte, puis l'égarement et enfin le malheur. Mais, ta santé ne t'y appelant pas, je cherche, sans le trouver, ce qui a pu te donner l'idée de venir à Vichy, Qu'y feras-tu ?

VALENTINE.

Je te l'ai dit : le piquet de ton mari.

CÉCILE.

Tu plaisantes... Tu t'y ennuieras...

VALENTINE.

Non.

CÉCILE.

Qu'en sais-tu? Tu n'y es jamais allée.

VALENTINE.

J'en suis sûre. D'ailleurs, n'y serai-je pas avec toi?

CÉCILE.

Je ne doute pas de ton attachement pour moi; mais, si tu n'avais que cette raison, conviens qu'elle ne suffirait pas pour t'attirer dans un endroit où il n'y a que des malades qui sont perclus de rhumatismes ou qui sont bistres comme des mulâtres.

VALENTINE.

Et M. Donzac, que tu oublies! Je ferai sa conquête. (La porte du fond s'ouvre.) On vient.

CÉCILE.

Ton mari!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROBERT DE PUYBRUN.

VALENTINE, à Cécile.

Que te disais-je ? (A Robert.) Avouez que vous n'êtes venu faire une visite à ma sœur qu'afin de vous assurer que j'étais chez elle...

ROBERT.

Et quand cela serait ?

VALENTINE.

Les hommes ne savent pas le tort qu'ils se font par la jalousie, qui change les meilleurs en tyrans.

ROBERT.

Et, s'ils n'étaient pas jaloux, en seraient-ils plus aimés ?

VALENTINE.

Peut-être.

ROBERT.

Qu'en pensez-vous, chère sœur, vous qui êtes la sincérité même ?

CÉCILE.

Vous me demandez ce que je ne sais pas ; Maurice n'a jamais été jaloux de moi.

ROBERT.

C'est qu'aussi vous ne lui avez jamais donné sujet de l'être, tandis que Valentine...

VALENTINE.

Voyons, dites-le en présence de Cécile, en qui vous avez tant de confiance..., qu'avez-vous à me reprocher ?

ROBERT.

Tout et rien.

VALENTINE.

Ce n'est pas une réponse.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame la marquise veut-elle venir?... Mademoiselle est plus souffrante.

CÉCILE.

J'y vais... Mais, Robert, ne partez pas. J'ai à vous parler de la part de Maurice. (Elle sort.)

SCÈNE VIII

ROBERT, VALENTINE.

ROBERT.

Oui, tout et rien : — rien, parce que je ne puis nommer personne ; et tout, parce que vous n'êtes plus avec moi ce que vous étiez...

VALENTINE.

Comment suis-je?

ROBERT.

Vous êtes contrainte, vous êtes glacée. Hélas ! que n'êtes vous glaciale et que ne puis-je cesser de vous aimer! Entre vous et moi, il y a un nuage certainement... et un orage... peut-être.

VALENTINE.

Oui, en effet, il y a un nuage entre nous; il y a votre jalousie insensée qui ne me laisse pas un moment de liberté dont je puisse disposer pour le donner aux visites qu'il me plairait de faire, qu'il me plairait de recevoir. Si je reste, vous êtes toujours avec moi; si je sors, il faut que ce soit toujours avec vous.

ROBERT.

C'est l'intimité dans le mariage.

VALENTINE.

Il n'y a pas d'intimité sans confiance.

ROBERT.

Ayez l'imagination plus calme et j'aurai l'esprit moins défiant.

VALENTINE.

Ayez l'esprit moins défiant et j'aurai l'imagination plus calme.

ROBERT.

C'est un cercle vicieux d'où je ne demande qu'à sortir. Est-il un seul de vos désirs au-devant duquel je ne sois toujours prêt à aller?

VALENTINE.

Si cela est vrai, prouvez-le.

ROBERT.

Comment?

VALENTINE.

En me laissant accompagner ma sœur à Vichy, où son mari l'emmène.

ROBERT.

A Vichy! Qu'iriez-vous y faire? Ce ne serait que pour arriver un ou deux mois plus tard à Puybrun. Eh bien, s'il ne vous plaît pas d'y venir sitôt, allons ensemble à Trouville, à Dieppe, à Bade, en Allemagne, en Suisse, aux Pyrénées, où il vous plaira enfin... Choisissez... (Avec tendresse.) Je ferai ce que tu voudras, Valentine ; mais ne nous séparons

pas. Séparer sans nécessité ce qui doit demeurer indissolublement uni n'est jamais bon.

VALENTINE.

Vous tombez mal en me disant cela! Précisément ce que je veux, c'est passer quelques semaines avec ma sœur... Les maris jaloux ne comprennent rien. Ils ne comprennent pas que les femmes ont des nerfs qui se contractent, des impatiences qu'elles n'ont pas toujours le pouvoir de maîtriser. N'en tenir aucun compte, sachez-le, c'est le moyen de se rendre odieux. La jalousie est un éteignoir sur un flambeau. Tenez! au lieu de prendre votre air d'Othello, vous devriez me remercier d'être venue prier Cécile de m'emmener avec elle.

ROBERT.

Vous remercier de me quitter!

VALENTINE.

Oui, parce qu'à mon retour, dans un mois, à Puybrun, où vous irez m'attendre, je vous promets d'être charmante... pour tous vos amis.

ROBERT.

Et pour moi?

VALENTINE.

Et pour vous aussi.

ROBERT.

Vous me le promettez?

VALENTINE.

Je vous le promets.

ROBERT.

Alors, quoiqu'il m'en coûte de consentir à cet éloignement, partez et je resterai.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CÉCILE.

VALENTINE.

Ta fille est-elle mieux?

CÉCILE.

Un peu... Vous êtes-vous mis d'accord?

VALENTINE.

Oui, c'est convenu! Nous partirons toutes les deux... Robert y consent.

ROBERT.

Je ne consens pas..., je cède.

CÉCILE, à Valentine.

Maintenant, il ne reste plus qu'à obtenir la permission de Maurice, ce qui ne sera peut-être pas le plus facile. Mais embrasse donc ton mari pour le remercier.

VALENTINE, à Cécile.

Je l'embrasserai le jour où je partirai.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DUC DE BEAULIEU, UN VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant.

M. le duc de Beaulieu. (Il sort.)

CÉCILE.

Vous monsieur le duc! Vous, l'homme le plus à la mode, par quel hasard vous êtes-vous souvenu de moi, pauvre infirmière qui ne vais presque plus dans le monde? Vous me surprenez dans mon cabinet de travail..., un atelier de peintre. (Lui indiquant du doigt deux siéges.) Choisissez entre cette chaise ou ce fauteuil.

LE DUC DE BEAULIEU.

Ce n'est nullement un hasard ni même la réparation d'un oubli. J'ai appris que vous partiez à la fin de la semaine pour Vichy; j'en ai conclu que vous étiez souffrante, et je me suis empressé de venir savoir de vos nouvelles.

CÉCILE.

Ce n'est pas à moi, c'est à M. de Terreplane que les eaux sont ordonnées.

LE DUC DE BEAULIEU.

Et vous l'y accompagnez?

CÉCILE.

Qu'ai-je de mieux à faire que de l'empêcher de s'y ennuyer?

LE DUC DE BEAULIEU.

Quel heureux mari!

CÉCILE.

Qu'avez-vous à envier? Vous avez eu cet hiver tous les succès.

LE DUC DE BEAULIEU.

J'ai eu à Paris les petits succès qu'il est facile d'y usurper lorsqu'on y reste peu de temps. (A Valentine.) Et vous, madame, comment allez-vous depuis le dernier bal à l'ambassade d'Angleterre où j'ai eu l'honneur de vous être présenté? Mais d'abord nommez-moi, je vous prie, à M. de Puybrun.

VALENTINE, à Robert.

M. le duc de Beaulieu.

ROBERT, s'inclinant légèrement.

Nous nous sommes plusieurs fois rencontrés, mais sans nous parler jamais.

LE DUC DE BEAULIEU.

Je l'ai toujours regretté. Toutes les carrières ont leurs avantages et leurs inconvénients. L'inconvénient de la carrière diplomatique, c'est qu'on est étranger partout, et dans son propre pays plus encore peut-être qu'ailleurs.

ROBERT.

Vous étiez premier secrétaire à Vienne?

LE DUC DE BEAULIEU.

Je viens d'être nommé ministre à Hanovre.

ROBERT.

En ce moment, le poste est important.

LE DUC DE BEAULIEU.

C'est un poste d'observation. (Regardant le tableau posé sur le chevalet.) Quel charmant tableau! quelle délicieuse étude! (A Cécile.) De qui êtes-vous l'élève?

CÉCILE.

De mon admiration pour quelques grands maîtres que je me suis servilement appliquée à copier dans ma solitude, afin d'y combattre le désœuvrement.

VALENTINE.

Que parles-tu de désœuvrement! Tu es toujours occupée...

CÉCILE.

Les journées d'une femme qui reste beaucoup chez elle sont si longues! Elle peut donner tant d'heures à l'étude de ce qu'il lui plaît d'apprendre!

VALENTINE, au duc.

Ma sœur est merveilleusement douée...

CÉCILE, à Valentine.

Si tu le voulais, tu me laisserais bien loin en arrière, car tu as bien plus de facilité que moi.

VALENTINE.

Rester comme tu le fais trois heures devant un chevalet, ou deux heures devant un piano, comme tu le faisais autrefois; donner à la lecture toutes ses soirées... Ah! jamais je ne le pourrais.

CÉCILE.

C'est tout simple. Tu préfères le monde où tu brilles et où tu es entourée d'hommages qui ne laissent le temps de penser à rien autre. On n'est pas impunément une femme à la mode! (A Robert.) Robert, j'ai à vous charger de la part de Maurice d'une commission pressée. (Au duc de Beaulieu.) Vous permettez, monsieur le duc?

LE DUC DE BEAULIEU.

C'est une permission qu'on ne demande qu'aux importuns... Madame la marquise, vous gênerais-je?

CÉCILE.

Comment pouvez-vous me faire une pareille question?

LE DUC DE BEAULIEU.

Aussi, comment me demandez-vous une pareille permission?

CÉCILE.

Par habitude... L'usage est un tyran dont on finit par subir les lois les plus absurdes sans même s'en apercevoir... Achevez de nouer connaissance avec ma sœur. (Elle remonte vers le fond avec Robert, et lui parle un instant à voix basse.)

LE DUC DE BEAULIEU, à Valentine.

Ce bal de l'ambassade d'Angleterre était charmant...

VALENTINE.

Lorsque les Anglaises sont belles ou jolies, elles ne le sont jamais médiocrement. C'est l'avantage qu'elles ont.

LE DUC DE BEAULIEU, baissant la voix.

Est-ce arrangé?

VALENTINE, de même.

Oui.

LE DUC DE BEAULIEU.

Sans lui?

VALENTINE.

Sans lui.

LE DUC DE BEAULIEU.

Comment avez-vous pu obtenir qu'il consentît à rester?

VALENTINE.

Je vous le dirai.

LE DUC DE BEAULIEU.

Quel jour le départ?

VALENTINE.

Je vous l'écrirai.

LE DUC DE BEAULIEU, haut, à Valentine.

J'ai l'honneur, madame, de prendre respectueusement congé de vous. (A Cécile.) Ayez la bonté de dire à M. de Terre-plane que je suis venu savoir de ses nouvelles, et daignez recevoir mes adieux. (Il salue et sort.)

ACTE DEUXIÈME

Un salon de l'*Hôtel du Parc* à Vichy; piano, portes au fond et de côté.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, assise devant le piano, où elle exécute des arpéges; VALENTINE.

CÉCILE.

Je t'attends depuis une heure, et, pour calmer mon impatience, je m'étais mise à ce piano.

VALENTINE.

Qu'avais-tu à me dire?

CÉCILE.

J'ai à te gronder... Quelle imprudence!

VALENTINE.

Je ne le nie pas.

CÉCILE.

Ombrageux et jaloux comme il l'est, rien, tu le sais, ne

retiendra ton mari, s'il finit par apprendre que le duc de Beaulieu a quitté Paris pour te rejoindre à Vichy.

VALENTINE.

Que veux-tu que je fasse?

CÉCILE.

Cherche un motif et repars pour Paris.

VALENTINE.

Si je partais, le duc me suivrait.

CÉCILE.

Ne peux-tu le lui défendre?

VALENTINE.

Il ne m'écouterait pas... Il n'écouterait que son amour, qui n'écoute rien.

CÉCILE.

Alors, trouve un prétexte et écris à ton mari de venir.

VALENTINE.

Non.

CÉCILE.

Tu l'aimes donc?

VALENTINE.

Qui?

CÉCILE.

Le duc.

VALENTINE.

Ne me questionne pas.

CÉCILE.

Qu'as-tu à cacher?... Ne serais-tu venue ici que pour y attendre le duc de Beaulieu? Ne serait-il arrivé le surlendemain que pour s'y trouver avec toi... loin de ton mari, dont l'amour vaguement inquiet n'a jamais été plus vif? Dis-moi que le soupçon que ta réponse évasive vient de faire naître dans mon esprit est une injure contre laquelle tu protestes.

VALENTINE.

Veux-tu donc que je mente?

CÉCILE.

Non; mais je veux que tu repousses un sentiment qui n'aurait jamais dû entrer dans ton cœur.

VALENTINE.

Il y est entré. Et maintenant qu'il s'est emparé de moi, il est plus fort que tout ce que je pourrais dire pour le combattre; car tu ne trouveras pas de raisons contre lui que je n'aie commencé par me donner à moi-même.

CÉCILE.

As-tu songé à l'honneur de ton mari ?

VALENTINE.

L'honneur d'un homme est dans son caractère.

CÉCILE.

A l'avenir de tes enfants, que tu aimes tendrement ?

VALENTINE.

Je ne cesserai pas de les aimer.

CÉCILE.

Qui les élèvera ?

VALENTINE.

Leur père, qui les adore ; il mettra son fils au collége et sa fille au couvent.

CÉCILE, avec insistance.

As-tu songé à toutes les privations que s'est imposées notre bonne et digne mère pour nous bien élever et nous bien marier ?

VALENTINE.

Si je suis sa douleur, tu seras sa consolation !

CÉCILE.

Et tout cela n'a pas suffi pour éteindre... une étincelle ?

VALENTINE.

Il y a des passions soudaines que rien n'éteint. Elles vous embrasent.

CÉCILE.

Oublie ou plutôt rétracte l'aveu que tu viens de me faire.

VALENTINE.

Pour toi, les devoirs sont tout, les sentiments ne sont rien.

CÉCILE.

Je ne les sépare pas. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de toi. Si ton mari arrivait ? s'il venait te chercher ?

VALENTINE.

Plutôt que de le suivre, je lui dirais ce que je ne puis plus lui cacher.

CÉCILE.

Qu'aurais-tu donc à lui dire ?

VALENTINE.

S'il m'y contraint..., eh bien ! je lui avouerai que je ne l'aime plus et que j'aime le duc Armand de Beaulieu.

CÉCILE.

C'est une audace que tu n'auras jamais !

VALENTINE.

Il ne me reste plus que le choix entre l'audace ou l'hypocrisie. Je préfère l'audace.

CÉCILE.

Mais cette audace peut le porter à toutes les extrémités ! Elle peut le rendre fou de douleur !

VALENTINE.

Il n'y a qu'au théâtre et dans les romans qu'on perd ainsi la raison. Robert aura un violent chagrin ; mais ce nuage passera comme passent tous les nuages. Ce ne sera pas le premier mari qui aura cessé d'être aimé par sa femme et qui s'en sera consolé.

CÉCILE.

Jamais Robert n'acceptera cette situation.

VALENTINE.

Eh bien, s'il ne l'accepte pas, nous nous séparerons

CÉCILE.

Te séparer de ton mari ! Comment une telle pensée a-t-elle pu te venir à l'esprit ?

VALENTINE.

Tout... plutôt que de renoncer à Armand !

CÉCILE.

Ce serait le scandale.

VALENTINE.

Ce serait la liberté !

CÉCILE.

Le monde dira de toi que tu as été aussi mauvaise mère que mauvaise épouse.

VALENTINE.

Oui, pendant huit jours, jusqu'à ce qu'une autre histoire lui fasse oublier la précédente.

CÉCILE.

Mais, violent comme il est, si Robert provoque en duel le duc de Beaulieu ?...

VALENTINE.

Sachant que le duc de Beaulieu ne pourrait accepter, Robert ne le provoquera pas.

CÉCILE.

Tout est possible, tout est à craindre. Arrête-toi, je t'en conjure, sur le bord du précipice où je vois que tu vas tomber. Faut-il pour te retenir que je me jette à tes genoux..., je m'y jetterai !

VALENTINE, la relevant.

Ce serait trop tard.

CÉCILE.

Trop tard !... Malheureuse !

VALENTINE.

Pour pousser cette exclamation, es-tu donc si heureuse, toi ? Quel bonheur as-tu ?

CÉCILE.

Le seul qui soit durable : celui de n'avoir rien à craindre, celui de ne pas rougir quand je regarde ma fille et de ne pas pâlir quand mon mari me regarde.

VALENTINE.

Les statues, elles aussi, ne rougissent ni ne pâlissent ; tu es la statue du Devoir. C'est très-beau ! Mais mon cœur, comme le tien, n'est pas de marbre... Tu es l'abnégation, je suis la passion.

CÉCILE.

Où la passion te conduira-t-elle ?

VALENTINE.

Où te conduira l'abnégation ?

SCÈNE II

CÉCILE, VALENTINE, DONZAC.

DONZAC.

Belles dames, je parie une discrétion que je devine ce que vous vous disiez en tête-à-tête ?

VALENTINE.

Et que nous disions-nous ?

DONZAC.

Parions d'abord.

CÉCILE.

Nous ne parions jamais, cher monsieur Donzac.

DONZAC.

Vous craignez de perdre, marquise ?

CÉCILE.

Peut-être.

DONZAC.

Eh bien, je vais vous le dire sans parier... Vous parliez du bal qui sera donné ce soir au Casino pour l'arrivée de la grande-duchesse Léonie, et vous vous demandiez l'une à l'autre : « Quelle robe mettrons-nous ? »

SCÈNE III

LES MÊMES, UN VALET DE PIED.

LE VALET DE PIED.

M. le marquis attend madame la marquise à la source des Célestins, où l'on vient de le porter.

CÉCILE.

Je vous quitte. Nous nous retrouverons. (La marquise et le valet de pied sortent.)

SCÈNE IV

VALENTINE, DONZAC.

DONZAC.

Ma parole d'honneur! votre sœur est un ange... Ah! si j'étais le marquis, je répéterais avec le divin auteur des *Méditations* :

Je bénis Dieu tout bas de m'avoir accordé
Cet ange que je garde et dont je suis gardé.

Cette piété conjugale de votre sœur fait mon admiration. On n'est pas à la fois plus charmante et moins coquette !... Il est bien heureux que toutes les femmes ne lui ressemblent pas !

VALENTINE.

En quoi donc est-ce si heureux ?

DONZAC.

Parce qu'alors il faudrait que tous les hommes se mariassent ! Si toutes les femmes lui ressemblaient, que deviendrions-nous ? que deviendraient les exonérés du recrutement matrimonial ? que deviendraient les vagabonds de Cythère ? que deviendrait, par exemple, M. le duc de Beaulieu, qui ne vous quitte pas plus que votre ombre, ce qui fait jaser et enrager toutes ces dames, qui en raffolent... Mais comment êtes-vous ici sans qu'il y soit avant vous ou en même temps que vous ?

VALENTINE.

Vous êtes curieux, monsieur Donzac !

DONZAC.

Dites dévoué, madame de Puybrun ; car, si j'étais moins attaché à votre sœur, je ne viendrais pas vous prévenir que le duc de Beaulieu vous fait ici beaucoup d'ennemis.

VALENTINE.

Et comment cela ?

DONZAC.

Par le dédain qu'il vous donne pour tous ceux qui vous admirent, dédain superbe que vous ne cachez pas assez... Aussi ont-ils formé une ligue contre vous et contre lui.

VALENTINE.

Tous contre deux! Ce ne serait pas généreux.

DONZAC.

Peut-être... Mais c'est juste.

VALENTINE.

Ah! si j'étais coquette, comme vous paraissez le croire, j'aurais un regard pour chacun et des sourires pour tous.

DONZAC.

Ignorez-vous donc qu'il y a autant de variétés de coquettes qu'il y a de variétés de roses? Il y a la coquette par nature, c'est la vraie; la coquette par imitation, c'est la fausse; la coquette par ennui; la coquette par vanité; la coquette par entraînement; la coquette par perversité, celle dont toute la joie est de faire souffrir; la coquette par domination, celle qui n'aspire à plaire qu'afin de tyranniser; la coquette qui n'a jamais aimé, qui n'aime pas et qui n'aimera jamais, c'est la coquette insensible taillée dans un bloc de marbre; il y a la coquette qui ressemble au renard qu'une poule aurait pris, c'est la coquette qui, voulant séduire, a fini par être séduite, c'est la coquette punie; il y a...

VALENTINE

Assez! assez, monsieur Donzac!...

DONZAC.

Vous faites bien de m'arrêter, car j'en aurais eu jusqu'au coucher du soleil sans avoir épuisé la liste.

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, à Valentine, avec l'accent anglais très-marqué.

Chère! quelle robe mettez-vous ce soir?

VALENTINE.

Celle que j'attends et qui va arriver à sept heures par le chemin de fer.

LOUISE.

Comment est-elle?

VALENTINE.

Je n'en sais rien.

LOUISE.

Vraiment!

VALENTINE.

Comment le saurais-je? Hier matin, j'ai télégraphié à Worth : *Robe bal pour demain soir*. Et le télégraphe m'a répondu : *Aurez*.

LOUISE, à Valentine, qui va et vient.

Chère, est-ce que vous sortez?

VALENTINE.

Non; je ne sors pas... Je vais dans l'autre salon, où j'ai oublié un livre qu'on m'a prêté et qu'il faut que je rende.

LOUISE.

Vous rendez les livres qu'on vous prête? Moi, jamais je ne les rends.

DONZAC.

C'est bon à savoir. (En baissant la voix.) Je ne lui confierai pas les miens.

LOUISE.

Présentez-moi donc monsieur, que vous connaissez et que je ne connais pas.

VALENTINE.

Je croyais que vous le connaissiez, vous l'avez rencontré dix fois.

LOUISE.

Il ne m'a jamais été présenté... Aussi ne lui ai-je jamais adressé la parole.

VALENTINE, à Louise.

M. Donzac. (A Donzac.) Madame Campbel. (Valentine passe dans l'autre pièce.)

LOUISE, à Donzac.

N'est-ce pas que c'est une merveilleuse invention que le

télégraphe électrique? Il n'y a que les Anglais pour enfanter de tels prodiges!

DONZAC.

Milady, je le vois, a l'esprit national.

LOUISE.

Je ne suis pas Anglaise... malheureusement! C'est ce que je ne pardonnerai jamais à Jeanne Darc... Que ne restait-elle à garder ses troupeaux! Elle n'eût pas été brûlée comme sorcière, et nous serions...

DONZAC.

Anglais!... Parlez pour vous... Alors, mistress est Américaine?

LOUISE.

Non, je suis née à Paris, Grammont street.

DONZAC.

Vous voulez dire : rue de Grammont? Mais comment se fait-il, madame, qu'étant Parisienne, vous ayez à vous toute seule l'accent britannique plus prononcé que toutes les Anglaises et toutes les Américaines réunies?

LOUISE.

Rien de plus simple... Mon cocher est Anglais, mon valet de chambre est Anglais, mon valet de pied est Anglais, ma femme de chambre est Anglaise; il n'y a que mon cuisinier qui soit Français.

DONZAC.

Et votre mari?

LOUISE.

Mon mari aussi... *Yes*. Mais, chez moi, je ne parle qu'anglais, et, lorsque par hasard il m'adresse la parole en français, je ne lui réponds pas.

DONZAC.

Votre mari sait donc l'anglais?

LOUISE.

Il ne le savait pas. Il a bien fallu qu'il l'apprît! Autrement jamais, non, jamais je n'aurais consenti...

DONZAC.

Vraiment?

LOUISE.

Je le jure! Le français me semble un patois; tandis que l'anglais, au contraire, quelle langue riche, harmonieuse! (A Valentine, qui rentre un instant.) *My dear, do you speak english?*

VALENTINE.

Yes, in England... Mais, en France, je parle français.

DONZAC.

Bien répondu! (Il fredonne.) « Jamais en France... » (Valentine passe de nouveau dans l'autre salon.)

LOUISE, à Donzac.

Vous êtes très-lié avec mon amie à moi?

DONZAC.

Quelle amie?

LOUISE.

Madame de Puybrun.

DONZAC.

Je suis lié... comme on l'est aux eaux, où l'on ne se quitte pas du jour où l'on s'aborde jusqu'au jour où l'on se sépare pour ne plus se revoir, et, si l'on se rencontre, pour ne plus se reconnaître ni se saluer. L'intimité que les eaux font naître, c'est là leur plus grande, sinon leur seule vertu, mais vertu exclusivement locale et qui ne résiste pas à la séparation.

LOUISE.

How do you say in french to expose one's self?

DONZAC.

J'ai la honte de vous répéter que je ne sais pas le plus petit mot d'anglais.

LOUISE.

Je vous ai demandé : Comment dites-vous en français : *Se compromettre?*

DONZAC.

Si vous aviez commencé par où vous venez de finir, je

vous aurais répondu tout de suite : *Se compromettre* se dit en français : *Se compromettre*.

LOUISE.

Eh bien, puisque vous êtes lié avec mon amie, dites-lui donc qu'elle a tort de se compromettre comme elle le fait avec le duc de Beaulieu... Elle n'a d'yeux que pour lui, il n'a d'yeux que pour elle... En anglais, il y a pour exprimer cela un mot admirable, qui n'existe pas en français... votre français est si pauvre!... c'est le mot *shocking*.

DONZAC.

Pourquoi ne le lui dites-vous pas vous-même?

LOUISE.

Une femme se défie toujours d'une autre femme... en France.

DONZAC.

Et en Angleterre?

LOUISE.

Oh! en Angleterre, je suis sûre que c'est très-différent.

DONZAC.

Vous voudriez que celui qu'on appelle ici le *lion*...

LOUISE, l'interrompant.

Layonne.

DONZAC.

En français et en France, on prononce *lion*.

LOUISE.

Mais en anglais et en Angleterre, on prononce *layonne*.

DONZAC.

En Angleterre... oui, mais nous n'y sommes pas, grâce à cette brave Jeanne Darc, que vous détestez. Vous voudriez que le *lion*... comment dites-vous?... le *layonne*, fût moins exclusif et fît plus attention à vous?

LOUISE.

Trouvez-vous donc que je ne vaux pas un regard?

DONZAC.

Comment pourrait-on ne pas admirer ces cheveux du plus beau roux avec ces arcades sourcilières du plus beau noir? Mais que pèse mon admiration? Je ne suis qu'un obscur baigneur du voisinage; on ne m'appelle pas révérencieusement et à tout bout de phrases : M. le duc!

LOUISE.

Ne raillez pas! Un titre ne gâte rien, surtout lorsqu'il est si noblement et si vaillamment porté! Vous connaissez le dernier duel du duc de Beaulieu? Tout Paris en a retenti...

DONZAC.

Il y a six mois... C'est de l'histoire ancienne.

LOUISE.

Ce qui est de l'histoire ne vieillit jamais... Quel courage! quel sang-froid! quelle magnanimité! Aussi, dès que j'ai su qu'il allait à Vichy, suis-je accourue pour m'y trouver en même temps que lui... Je ne m'en cache pas, je le dis tout haut.

DONZAC.

Est-ce que c'est l'usage en Angleterre?

LOUISE.

Pas dans la petite pruderie, mais dans la haute fashion.

DONZAC.

Alors, il n'y a rien à dire et rien à faire qu'à s'incliner... Mais voilà votre heureuse rivale qui rentre... Je vous laisse ensemble. (A Valentine.) Je vais faire le piquet du marquis qui m'attend... Ah! comme il doit s'impatienter, le marquis!... je l'entends jurer d'ici. Ce soir, je l'expédierai rondement, car je ne veux pas manquer le cotillon... Inutile de demander qui le conduira... N'est-ce pas?

VALENTINE.

Est-ce qu'on le sait déjà?

DONZAC.

C'est le sujet de toutes les conversations depuis ce matin.

VALENTINE.

Que dit-on ?

DONZAC.

On dit ce qui est vrai... On dit que c'est le duc de Beaulieu qui a arrangé le bal de ce soir en l'honneur de la grande-duchesse Léonie, mais afin que vous en soyez la reine... A ce soir, Majesté! (Il sort, puis rentre pour dire :) Je vous annonce une grande nouvelle...

VALENTINE.

Une grande nouvelle?

DONZAC.

Oui, car c'est une dépêche électrique qu'on vous apporte. (Il sort.)

SCÈNE VI

VALENTINE, LOUISE, UN FACTEUR.

LE FACTEUR.

Madame Robert de Puybrun ?

VALENTINE.

C'est moi. (Elle prend la dépêche et signe le reçu. Le facteur sort.)

SCÈNE VII

VALENTINE, LOUISE.

LOUISE.

Ah! ma chère, que vous êtes heureuse de recevoir des télégrammes! C'est tout ce que j'aime, mais je n'en reçois jamais. Vous avez l'air contrarié... Est-ce que votre robe aurait manqué le train?

VALENTINE, avec impatience.

Il ne s'agit pas de ma robe.

LOUISE.

Ah! tant mieux... A ce soir! Je vais essayer la mienne. (Elle sort.)

SCÈNE VIII

VALENTINE, seule, lisant la dépêche.

Monsieur vient de partir précipitamment pour aller rejoindre madame. (Après une pause marquée.) Que vient-il faire ici? Quelque méchante plume lui aurait-elle écrit que le duc Armand de Beaulieu est venu me rejoindre? S'il en était ainsi, il faudrait m'attendre et me préparer à tout, car la jalousie de Robert n'a pas de frein. Rien ne saurait ni l'arrêter, ni la détourner, ni la fléchir... Quelle étrange

chose! quelle singulière contradiction! Voilà que ce que je souhaitais ardemment me trouble, m'agite, m'épouvante! Serait-ce un funèbre pressentiment? Robert m'apparaît en ce moment sous d'autres traits que ceux qu'il avait encore tout à l'heure à mes yeux... Il ne m'apparaît plus comme un mari, mais comme un juge... Eh bien, en mettant toutes choses au pis, que peut-il m'arriver? D'abord une explication, puis une scène, ensuite un procès, et enfin une séparation. C'est ce qui est arrivé l'an dernier à madame d'Arpilly. En est-elle plus malheureuse et moins entourée? Jamais elle n'a eu à sa suite et à ses ordres plus d'hommes empressés d'aller au-devant de ses désirs. Je suis aussi bien qu'elle... au moins! Je ferai comme elle... Mais j'ai beau me dire tout cela, j'ai peur..., oui, j'ai peur!... une sueur froide inonde mon front brûlant... (Apercevant le duc qui entre.) Venez donc!... mais venez donc!

SCÈNE IX

VALENTINE, LE DUC DE BEAULIEU.

LE DUC DE BEAULIEU.

Comme votre voix est altérée, Valentine! Qu'y a-t-il?

VALENTINE.

Mon mari est parti ce matin de Paris... Il va arriver par le train de sept heures...

LE DUC DE BEAULIEU.

Est-ce lui qui vous a prévenue de son départ?

VALENTINE.

Non, c'est notre sentinelle..., c'est Madeleine.

LE DUC DE BEAULIEU.

C'était un risque prévu ; mais, puisque nous n'avons pas réussi à l'écarter, il ne faut plus songer maintenant qu'à l'atténuer. Nous avons deux heures devant nous... Hâtons-nous de les mettre à profit.

VALENTINE.

Comment?

LE DUC DE BEAULIEU.

Je ne sais... Cherchons.

VALENTINE.

Inutile de perdre son temps à chercher... Nous ne trouverons pas ce qui n'existe point. Que mon mari ait une certitude ou qu'il n'ait qu'un doute, sa conduite sera la même.

LE DUC DE BEAULIEU.

Que fera-t-il?

VALENTINE.

Le moins qu'il fasse, ce sera de m'emmener, de m'enfermer dans son château gothique. Il m'empêchera de recevoir

et d'écrire aucune lettre. Il mettra à la porte tous les domestiques qui me servent, hommes et femmes, y compris Madeleine. Il le fera, j'en suis sûre. Je le sens aux battements précipités de mon cœur.

LE DUC DE BEAULIEU.

C'est ce qu'il faut empêcher.

VALENTINE.

Sans doute... Mais le moyen?... Je n'en vois qu'un seul.

LE DUC DE BEAULIEU.

Lequel ?

VALENTINE.

Partez tout de suite.

LE DUC DE BEAULIEU.

C'est vous, Valentine, vous qui me dites de partir !

VALENTINE, de plus en plus troublée.

Je ne sais plus ce que je dis... Oui..., oui..., partez..., partez tout de suite !... qu'il ne vous trouve plus ici.

LE DUC DE BEAULIEU.

Partir ainsi, quand votre mari arrive ! ce serait fuir.

VALENTINE.

Du moins, nous pourrons encore correspondre, et, plus tard, peut-être nous revoir.

LE DUC DE BEAULIEU.

Ce moyen ne sauverait rien. Fuir, ce serait avouer, et avouer, ce serait, Valentine, vous livrer sans défense aux emportements qui vous effrayent. C'est impossible, ce serait de la lâcheté.

VALENTINE.

Cher Armand, cette noble réponse me fait vous aimer encore plus. Alors, partons tous les deux... Vichy est heureusement sur le chemin de fer qui conduit en Suisse.

LE DUC DE BEAULIEU.

Ce serait de l'égoïsme.

VALENTINE.

De l'égoïsme?

LE DUC DE BEAULIEU.

Oui, car ce serait accepter le sacrifice de votre vie tout entière.

VALENTINE.

Si je suis heureuse de vous le faire?

LE DUC DE BEAULIEU.

Ce serait de la démence.

VALENTINE.

De la démence?

LE DUC DE BEAULIEU.

Certainement; car, s'il est facile de partir, il serait impossible de revenir. Et l'hiver, grand Dieu! que ferions-nous en Suisse?

VALENTINE.

Il y a l'Italie! il y a le lac de Côme! il y a Florence! Vous donnerez votre démission, vous quitterez votre carrière... Alors, vous aussi, vous ne dépendrez plus de personne. Nous existerons l'un pour l'autre... Mais, Armand, qu'avez-vous? Plus je m'anime à la pensée de vivre ensemble, toujours, sans nous séparer jamais, moins vous paraissez vous y associer. Je suis de feu... vous êtes de glace.

LE DUC DE BEAULIEU.

Il y a des responsabilités qu'un homme d'honneur ne saurait prendre.

VALENTINE.

Lesquelles?

LE DUC DE BEAULIEU.

Celle d'enlever une femme à son mari et une mère à ses enfants.

VALENTINE.

Armand, est-ce bien vous maintenant qui me parlez ainsi? Est-ce bien vous que j'entends?

LE DUC DE BEAULIEU.

Valentine, quel autre langage puis-je vous tenir? quelle autre réponse puis-je vous faire?

VALENTINE.

Celle que vous me faisiez quand à votre amour j'opposais mes devoirs. J'en appelle à votre mémoire et à votre loyauté: il y a quatre mois, que me disiez-vous? Lorsque je résistais à vos instances et que je refusais d'ajouter foi à vos serments, vous me disiez : *Partons ! allons au bout du monde !* Vous me dépeigniez en traits de flamme le bonheur de vivre exclusivement l'un pour l'autre; alors, mon cœur était libre et ma tête était calme ; alors c'était moi qui vous répondais : *Ce serait de la démence !...* Démence, en effet, car je n'aime plus mon mari, et vous ne m'aimez pas.

LE DUC DE BEAULIEU.

Valentine !

VALENTINE.

N'était-ce pas là ce que vous me disiez?

LE DUC DE BEAULIEU.

Ce que je vous disais, c'est ce que tous les hommes vivement épris commencent par dire à toutes les femmes dont ils ont à vaincre l'indifférence ou l'incrédulité.

VALENTINE.

Ainsi j'étais pour vous *toutes les femmes* dans le moment

suprême où vous me déclariez que j'étais *la seule* que vous eussiez jamais passionnément et profondément aimée?

LE DUC DE BEAULIEU.

M'auriez-vous écouté si je vous eusse parlé autrement? Mais ces paroles ont-elles pu vous tromper? Avez-vous pu croire que je briserais tous les liens de votre vie et tous ceux de la mienne; que je vous donnerais et que je me donnerais en spectacle à tous les moqueurs; que je nous exposerais, vous et moi, au ridicule et au scandale? Non, vous n'avez pu le croire!

VALENTINE.

Ce que j'ai cru, je l'ignore; je sais seulement qu'entre le moment où l'on doute de tout et le moment où l'on ne doute plus de rien, il n'y a qu'une seconde..., le temps de l'éclair qui précède la foudre. Mais, puisque vous ne m'aimiez pas, Armand, pourquoi m'avoir juré que vous m'adoriez? pourquoi n'avoir pas été sincère? pourquoi m'avoir menti?

LE DUC DE BEAULIEU.

Je n'ai pas menti.

VALENTINE.

Vous mentez encore!

LE DUC DE BEAULIEU.

Je n'ai pas menti et je ne mens pas... Je n'ai pas cessé d'être sincère. Je vous ai aimée et je vous aime comme

l'homme du monde aime la femme du monde qui s'est emparée de son cœur, de son imagination, de tout son être; il se laisse aller au sentiment qu'elle lui inspire, mais il s'arrête aux limites qu'il serait insensé de franchir. Si je les franchissais, je serais sans excuse..., convenez-en, Valentine. Ah! si vous m'étiez moins chère, ferais-je ce que je fais? Non; je vous laisserais vous élancer dans l'abîme... où vous tomberiez seule.

VALENTINE.

Que me parlez-vous d'abîme! Lorsqu'il fallait me le montrer, vous me l'avez caché sous des fleurs, et la pensée d'en mesurer la profondeur ne vous est venue qu'au moment où c'est à votre tour de l'affronter.

LE DUC DE BEAULIEU.

Il y a des instants où l'ivresse de l'amour ne vous laisse voir que ce que vous désirez. Mais à l'enivrement qui d'abord ne mesure rien, succède l'attachement qui pèse tout...

VALENTINE.

Vous raisonnez! Je raisonnais aussi avant que vous m'ayez fait tout oublier... Lorsqu'on raisonne, c'est qu'on n'aime plus ou c'est qu'on n'aime pas encore.

LE DUC DE BEAULIEU.

Valentine, ne dis pas que je t'aime moins, dis que je t'aime mieux.

VALENTINE.

Je ne vous crois plus.

LE DUC DE BEAULIEU

Crois-moi !

VALENTINE.

Je vous ai donné ma vie, donnez-moi la vôtre ; je n'ai pas regardé derrière moi, ne regardez pas devant vous.

LE DUC DE BEAULIEU.

Quand je vous consacrerais mon existence, toute mon existence, puis-je faire, Valentine, que vous ne soyez pas mariée? Quelle serait votre position? Quelle serait la destinée de nos enfants, si ce nouveau lien s'ajoutait à celui qui nous lie? quel nom porteraient-ils? Ils ne pourraient porter ni le vôtre ni le mien.

VALENTINE, avec ironie.

Pour me faire part de ces réflexions inspirées par la sagesse la plus haute, dictées par la prévoyance la plus lointaine, deviez vous attendre qu'il fût trop tard?

LE DUC DE BEAULIEU.

Rien n'est encore perdu...

VALENTINE, avec amertume.

Fors l'honneur!... Mais pour un homme, qu'est-ce que

l'honneur d'une femme!... (Avec désespoir.) Ah! ma sœur, ma sœur, ma chère Cécile, que n'ai-je écouté tes conseils et suivi ton exemple! (Elle met sa main devant ses yeux pour cacher ses larmes.)

LE DUC DE BEAULIEU.

Valentine, ne pleure pas, je t'en conjure!... car, si tu pleures, tu me feras perdre toute ma raison, et j'en ai besoin pour soutenir et guider la tienne.

VALENTINE.

Que me parlez-vous de ma raison quand vous me l'avez ôtée! Où la passion a tout subjugué, la raison n'a plus d'empire. Maintenant que je vous aime de toutes les ardeurs de mon âme, que voulez-vous que je devienne? que voulez-vous que je fasse? qu'y a-t-il à faire?

LE DUC DE BEAULIEU.

Attendre résolûment votre mari et ne rien épargner pour écarter ou dissiper ses soupçons.

VALENTINE.

Voilà donc le conseil que vous me donnez, vous, le duc Armand de Beaulieu! vous l'homme dont tout le monde porte aux nues la loyauté sans égale, le caractère chevaleresque! Convenez-en : j'aurais devant moi l'homme le plus vulgaire et le moins scrupuleux, qu'il ne me tiendrait pas un autre langage. A présent que la jalousie de mon mari est excitée,

comment l'apaiserai-je? (Pause et silence.) Vous vous taisez, et vous faites bien... Vous n'osez pas me dire : « Tu l'as trahi pour moi, trahis-moi pour lui... Achète, au prix de cette double trahison et de cette double infamie, le paix de ton ménage... » Votre parole n'ose pas aller jusqu'au bout de votre pensée... Avouez-le! avouez-le donc!...

LE DUC DE BEAULIEU.

Il y a des aveux impossibles...

VALENTINE.

On ne s'y expose pas!

LE DUC DE BEAULIEU.

Il y a des situations inextricables...

VALENTINE.

Dont il faut cependant sortir... Si vous pouvez sans rougir m'indiquer une autre issue que celle-ci : partir tous les deux..., montrez-la-moi, et je jure, quelle qu'elle soit, de n'y faire aucune résistance, aucune objection.

LE DUC DE BEAULIEU.

Partir tous les deux! Encore une fois, Valentine, que deviendriez-vous si, après avoir tout quitté, mari, enfants, mère, sœur, vous cessiez de m'aimer?

VALENTINE.

Armand, soyez avec moi ce que vous seriez avec un

homme : soyez loyal, soyez franc, ne dissimulez pas la crainte qui vous retient; vous vous dites : « Le jour où je cesserais de l'aimer, que deviendrait-elle? »

LE DUC DE BEAULIEU.

Eh bien, si cela arrivait?

VALENTINE.

Rassurez-vous... Je me considérerais comme seule coupable... Je n'accuserais que moi, je ne vous accuserais pas... Si vous m'accompagnez, Armand, je vous jure de m'effacer dans l'ombre, et, le jour où vous trouveriez que je suis devenue une chaîne trop lourde à porter, je la briserais de mes mains sans un mot de récrimination ni de reproche. Je vous rendrais votre liberté. Votre abandon serait mon châtiment; j'en souffrirais, mais sans m'en plaindre. Je me dirais que je l'ai mérité.

LE DUC DE BEAULIEU.

Il n'en serait pas moins cruel.

VALENTINE.

Ah! vos scrupules tardifs ne sont que des hésitations transparentes, au travers desquelles je lis ce qui se débat dans votre conscience et dans votre cœur.

LE DUC DE BEAULIEU.

Comment n'hésiterais-je pas?

VALENTINE.

Avant ce pénible entretien, je n'en peux douter, vous m'aimiez vraiment. Déjà, depuis qu'il se prolonge, je sens que vous m'aimez moins; encore quelques mots échangés entre nous, et vous ne m'aimerez plus.

LE DUC DE BEAULIEU.

Valentine!

VALENTINE.

Les complications, les difficultés, les obstacles, les périls, les sacrifices, allument et exaltent l'amour dans une femme; ils le diminuent, le refroidissent et l'éteignent dans un homme. Je ne le savais pas...; je le sais. J'avais un bandeau devant les yeux, il est tombé. Adieu. (Valentine, qui s'éloigne, est retenue par le duc de Beaulieu.

LE DUC DE BEAULIEU.

Que dites-vous? Réfléchissez encore, je vous en conjure!

VALENTINE.

Où il n'y a pas d'alternative, la réflexion serait inutile... Ma résolution est irrévocablement prise. Rien ne saurait m'empêcher de partir.

LE DUC DE BEAULIEU.

Partir seule!... Vous n'y pensez pas... Comment ferez-vous pour vivre à l'étranger?

VALENTINE.

Je donnerai des leçons, s'il le faut. Revoir sans rougir l'homme dont je porte le nom, le père de mes enfants, me serait impossible; et rougir devant lui sans déchaîner les fureurs de sa jalousie serait plus impossible encore. Je n'ai donc plus qu'à m'éloigner et à disparaître... avec vous ou sans vous.

LE DUC DE BEAULIEU.

Ni sans moi, ni avec moi... Vous ne partirez pas. Ce serait un acte de folie qui vous perdrait sans retour et qui me déshonorerait à mes yeux.

VALENTINE.

Si je ne partais pas, le déshonneur en serait-il moindre?

LE DUC DE BEAULIEU.

Il ne serait pas public.

VALENTINE.

Oui, vous retourneriez sans éclat à votre légation... Retournez-y, je ne vous empêche pas d'y retourner.

LE DUC DE BEAULIEU.

Je t'en prie, je t'en supplie, renonce à cette résolution qui serait fatale.

VALENTINE.

Toute prière est inutile.

LE DUC DE BEAULIEU.

A deux mains et à deux genoux !

VALENTINE.

Si je restais, si je tombais assez bas pour cacher l'amour que j'ai en simulant un amour que je n'ai plus, que penseriez-vous de moi ? (Elle se cache le visage dans les mains, après avoir fait un geste de dégoût.) Ah ! Ah !

LE DUC DE BEAULIEU, violemment agité.

Vous le voulez?

VALENTINE.

Oui.

LE DUC DE BEAULIEU.

Partir, c'est de la faiblesse ! mais ne pas partir ce serait de la déloyauté...

ACTE TROISIÈME

Même décoration [1].

SCÈNE PREMIERE

On entend dans le lointain l'orchestre des Bains exécuter des airs de valse et de contredanse.

DONZAC, seul, entrant.

Ce diable de marquis, lorsqu'il vous tient à sa table de piquet, il ne vous lâche pas ! On n'est pas son partenaire, on est son prisonnier ; je le serais encore si, heureusement, la cloche qui sonne l'heure du dîner n'était venue sonner l'heure de ma délivrance... Il m'a gagné six cent soixante-sept points... Cependant, je joue mieux que lui... Quelle est donc cette valse que joue l'orchestre des Bains ? Je n'ai pas encore entendu celle-là... (Au moment où il va sortir, Cécile entre.)

1. Comme il n'y a ni changement de décoration, ni changement de costumes, le deuxième et le troisième acte devront se jouer sans autre intervalle que le temps nécessaire pour baisser et relever le rideau.

SCÈNE II

DONZAC, CÉCILE.

CÉCILE.

Est-ce moi qui vous fais fuir, monsieur Donzac ?

DONZAC.

Non, c'est le dîner qui m'appelle et la faim qui répond.

CÉCILE.

Alors, je ne vous retiens plus.

DONZAC.

Chère marquise, est-ce que votre résolution est irrévocable ? est-ce que décidément vous ne viendrez pas ce soir au bal, où très-certainement votre absence sera remarquée par la grande-duchesse ?

CÉCILE.

Elle ne me connaît pas.

DONZAC.

Il est impossible qu'elle ne vous connaisse pas, ne fût-ce que par tout le bien qu'on dit de vous. Sur votre compte il n'y a qu'une voix..., *Vox populi, vox Dei.*

CÉCILE.

Vous savez bien, monsieur Donzac, que je ne vais plus au bal.

DONZAC.

Votre sœur y va.

CÉCILE.

Elle n'a, elle, ni mari souffrant ni enfant malade.

DONZAC.

A l'heure où dansent les parents, les enfants dorment. Le bal sera très-brillant.

CÉCILE.

Cela ne me tente pas.

DONZAC.

Laissez-vous donc tenter, Tenez, entendez-vous la musique qui jouera ce soir? (On entend de nouveau la musique dans le lointain.)

CÉCILE.

Je n'ai pas apporté de robe de bal.

DONZAC.

Votre sœur vous prêtera une des siennes.

CÉCILE.

Nous n'avons pas la même taille.

DONZAC.

Avec une taille comme la vôtre, toutes les robes doivent aller. Ce n'est qu'une question d'épingles... Marquise, voulez-vous me permettre de vous parler franchement?

CÉCILE.

Qu'avez-vous à me dire, monsieur Donzac?

DONZAC.

Vous ne doutez pas que je ne vous sois entièrement dévoué?

CÉCILE.

Cher monsieur Donzac, où voulez-vous en venir?

DONZAC.

Eh bien, vous avez tort de ne pas aller au bal... Vrai!

CÉCILE.

Pourquoi irais-je?

DONZAC

D'abord, pour y briller, et ensuite...

CÉCILE.

Et ensuite?

DONZAC.

Je ne sais comment vous dire ce que je voudrais cependant que vous sussiez... Je ressemble à Antiochus Épiphane

dans le cercle infranchissable que lui traça Popilius pour le punir de ses réponses évasives. Je tourne, je tourne encore, je tourne toujours sans trouver d'issue.

CÉCILE.

A votre embarras, je vois bien que vous avez une confidence à me faire. Eh bien, faites-la-moi.

DONZAC.

Vous croyez, marquise, que c'est facile?

CÉCILE.

Tout est facile à un homme d'esprit tel que vous, monsieur Donzac, qui a à son service prose et poésie.

DONZAC.

Ne vous moquez pas, marquise ! Un provincial qui ne s'est pas fait naturaliser Parisien a tout au plus de la mémoire; et qu'est-ce que la mémoire?... C'est l'esprit des autres.

CÉCILE.

Qu'importe qu'on le tienne de la nature ou de l'étude, n'est-ce pas toujours l'esprit? Ce que vous n'osez pas me confier, monsieur Donzac, voulez-vous que je vous le dise, moi?

DONZAC.

Ah ! je ne demande pas mieux !

CÉCILE.

Eh bien, vous voudriez que la femme acquittât les dettes de jeu du mari. En échange de toutes les parties de piquet que vous avez faites, vous voudriez de moi une contredanse, et vous n'osez pas me la demander... Est-ce cela ?

DONZAC.

Non, ce n'est pas cela.

CÉCILE.

Qu'est-ce donc?

DONZAC.

Vous avez tort de ne pas aller au bal.

CÉCILE.

C'est ce que vous m'avez déjà dit.

DONZAC.

Je le répète... Oui, il serait bon pour votre sœur qu'on vous y vît avec elle.

CÉCILE.

C'est mon aînée..., elle est mariée..., elle n'a pas besoin de chaperon.

DONZAC.

Oui, mais elle est ici sans son mari... Et l'envie est la plus proche parente de la médisance.

CÉCILE.

Vous oubliez, monsieur Donzac, que l'heure de votre dîner a sonné.

DONZAC.

Ne vous en prenez de cet oubli, madame la marquise, qu'au respectueux dévouement que vous m'avez inspiré. Vous seule, par votre présence, pourrez contenir les malveillants et peut-être les désarmer... Allez à ce bal..., je vous en prie!
(Donzac sort. Un valet de chambre paraît.)

SCÈNE III

CÉCILE, UN VALET DE CHAMBRE.

CÉCILE.

A quelle heure le médecin a-t-il dit qu'il reviendrait?

LE VALET DE CHAMBRE.

Ce soir, à huit heures.

CÉCILE.

Où est ma sœur?... Ne serait-elle pas encore rentrée?

LE VALET DE CHAMBRE.

Est-ce que madame la marquise ne sait pas que la sœur de madame avait fait tous ses préparatifs pour partir, mais qu'elle a manqué d'une minute le chemin de fer de Lyon?

CÉCILE.

Le chemin de fer de Lyon?... Vous vous trompez, Baptiste : vous voulez dire le chemin de fer de Paris.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je demande pardon à madame la marquise... Je ne me trompe pas... C'est bien le chemin de fer de Vichy à Roanne et de Roanne à Lyon.

CÉCILE.

Dès que ma sœur sera rentrée, vous viendrez m'en prévenir. (Le valet de chambre sort.)

SCÈNE IV

CÉCILE, seule.

Le chemin de fer de Lyon! Au lieu de quitter Vichy pour retourner à Paris, Valentine aurait commis l'irréparable faute de partir avec le duc de Beaulieu! Un amour coupable leur aurait fait tout oublier! (Robert entre précipitamment, en jetant çà et là des regards effarés.)

SCENE V

CÉCILE, ROBERT.

CÉCILE, au comble de la surprise.

Vous ici, Robert!

ROBERT.

Oui, je viens d'arriver... Où donc est Valentine?

CÉCILE, avec embarras.

Valentine..., je ne l'ai pas vue depuis l'heure du déjeuner.

ROBERT.

Pourquoi, Cécile, êtes-vous si troublée?

CÉCILE, sans lui répondre.

Et vous, Robert, si agité, si pâle?

ROBERT.

Ne voyez-vous pas que je sais tout?

CÉCILE.

Que savez-vous?

ROBERT.

Je sais que le duc de Beaulieu s'est éclipsé de Paris le lendemain de votre départ, donnant l'ordre chez lui de ne dire à personne où il allait; je sais qu'il est parti sans en informer son ministre; je sais qu'il est ici, et, s'il n'était pas l'amant de ma femme, il n'eût pas ainsi tout quitté pour la suivre.

CÉCILE.

Vous venez chercher Valentine!

ROBERT.

C'était ma pensée ce matin en partant de Paris; mais, en arrivant, j'en ai changé.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc appris?

ROBERT.

Ce qui est à Vichy, depuis une heure, l'objet de toutes les conversations, de tous les commentaires et ce que vous ne pouvez ignorer.

CÉCILE.

Comment saurais-je ce qu'on dit? Mes journées se passent à aller du lit de ma fille, qui ne peut se lever, au fauteuil de mon mari, qui ne peut marcher.

ROBERT.

Je vous crois, Cécile..., car jamais le mensonge n'a effleuré le bord de vos lèvres... Ah! je suis brisé... Qu'est-ce que je vous disais donc?... Ah! m'y voilà! J'arrive, je descends du chemin de fer... Un groupe épais et animé me barre le passage... Je m'arrête...; je prête l'oreille...; j'apprends que madame de Puybrun et le duc de Beaulieu, qui devaient ouvrir ce soir je ne sais quel bal de grande-duchesse, venaient de s'enfuir scandaleusement tous les deux..., mais qu'ils étaient arrivés juste au moment où partait le chemin de fer qui conduit en Suisse.

CÉCILE.

Ils n'ont pas eu le temps....

ROBERT.

Grâce à Dieu! ils l'ont manqué. Confus et atterrés, en présence de leur bagage qui les accusait, les deux fugitifs se sont hâtés de se soustraire à l'avidité des regards qui les poursuivaient et à la malignité des commentaires dont je n'ai pas perdu un mot... (Avec colère.) Le lâche! la misérable! les infâmes!

CÉCILE.

Le premier devoir d'un juge, c'est d'être calme... Avant de les condamner, attendez qu'ils s'expliquent.

ROBERT.

Cécile, n'essayez pas de les justifier..., vous me deviendriez suspecte...

CÉCILE.

Je vous pardonne cette injure, car vous souffrez.

ROBERT.

Ah! si je souffre?... Cruellement!... Je devine, mais trop tard, ce que j'aurais dû prévoir tout de suite... J'ai été trahi à Paris, j'en suis sûr, par un de mes gens qui aura averti votre sœur de mon départ...

CÉCILE.

Ne faites pas un éclat qui retomberait sur vous et qui perdrait Valentine. Évitez le scandale; si ce n'est pour vous, Robert, que ce soit pour vos enfants.

ROBERT.

Est-ce qu'elle y a songé, elle! L'éclat est fait. Je n'ai plus rien à ménager. Vous pensez à elle! Est-ce qu'elle a pensé à vous? Est-ce qu'elle a pensé aux reproches dont votre mari va vous accabler, à cause de sa criminelle conduite?

CÉCILE.

Ne vous inquiétez pas de moi. Il n'y a de lourds à porter que les reproches qu'on a mérités.

ROBERT, très-visiblement agité.

Où peut-elle être?... Le méprisable séducteur! Quelle excuse peut-il invoquer? N'y a-t-il pas à Paris assez de femmes qui se vendent et qu'on peut acheter? Oui, mais les femmes qu'on achète, il faut les payer! elles vous déconsidèrent, tandis que les femmes qu'on vole à leur mari ne vous coûtent rien et vous font briller! Grâce à elles, on se dispute à qui vous aura! Vos détracteurs sont qualifiés d'envieux! On vante votre esprit si vous avez de la verve, et votre réserve si vous n'avez pas d'esprit! On met dans l'ombre tous vos défauts et en pleine lumière toutes vos qualités! Le père, les enfants, l'union de toute une famille,

son bonheur, son honneur!... rien n'arrête ces hommes à la mode..., rien n'est sacré pour eux... Ils immolent tout à leur triomphe! Ah! il aura ma vie ou j'aurai la sienne.

CÉCILE.

Un duel! Impossible qu'il ait lieu...

ROBERT.

Impossible! Et pourquoi donc?

CÉCILE.

Parce que, si les apparences sont fausses, ce sera vous qui, loyalement, ne voudrez plus vous battre contre M. de Beaulieu; et, si elles sont vraies, ce sera lui qui, honorablement, refusera de se battre contre vous..., contre le mari de la femme...

ROBERT.

Dont il est l'amant... Ah! je saurai bien l'y contraindre.

CÉCILE.

Que ferez-vous?

ROBERT.

Je l'insulterai si gravement, qu'il faudra qu'il se batte ou qu'il passe pour un lâche!

CÉCILE.

Le duc de Beaulieu est placé trop haut dans l'estime de

tous ceux qui le connaissent pour que l'accusation de lâcheté puisse jamais monter jusqu'à lui.

ROBERT.

Elle y montera.

CÉCILE.

Si vous le provoquez et qu'il se contienne, savez-vous ce qui arrivera? Au lieu de le flétrir, c'est le contraire que vous ferez... Ce sera à qui le louera de l'empire qu'il aura exercé sur lui-même.

ROBERT.

Alors, enseignez-moi donc ce qu'il faut que je fasse, si je ne le tue pas.

CÉCILE.

Il n'y a que le pardon, si la femme le mérite, ou que le mépris, si elle ne mérite pas le pardon, qui abaisse l'amant, élève le mari et punisse la femme.

ROBERT.

Le pardon!

CÉCILE.

Oui, le pardon, qui fait naître le repentir et tomber les illusions.

ROBERT.

On peut pardonner en mourant à l'assassin qui vient de vous frapper; mais, quand on a tout son sang dans les veines, pardonner au misérable qui vient de vous déshonorer dans

la femme qui porte votre nom et qui est la mère de vos enfants!... ah! cela n'est pas possible... Non, Cécile, cela n'est pas possible... Je le voudrais, que je ne le pourrais pas...

CÉCILE.

Si la femme peut pardonner au mari qui la trompe, pourquoi le mari ne pourrait-il pas pardonner à la femme qui le trahit?

ROBERT.

Ah! si le divorce existait!

CÉCILE.

Il ne remédierait à rien. Quelle garantie vous donnerait-il qu'une seconde femme vous serait plus fidèle que la première et qu'elle aimerait des enfants qui seraient les vôtres, mais qui ne seraient pas les siens? (On entend dans le lointain la musique de l'orchestre des Bains jouer des airs de valse et de contredanse; elle s'interrompt et reprend de temps à autre pendant les scènes qui suivent, jusqu'à ce que le rideau baisse.)

ROBERT.

Je ne me remarierais jamais...

CÉCILE.

Mais alors, cher beau-frère, que feriez-vous? Assurément, vous ne voudriez pas tomber dans l'inconséquence d'être à votre tour l'amant d'une femme mariée...; vous ne voudriez pas être le séducteur d'une jeune fille...; vous ne

voudriez pas donner à vos enfants le scandale d'une femme payée !... Vous voyez donc que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de pardonner...

ROBERT, sans répondre et se parlant à lui-même avec une agitation croissante.

Où sont-ils cachés? où les trouver? Quelle est donc cette musique ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, à Cécile.

Madame de Puybrun vient de rentrer. (Il sort.)

SCENE VII

CÉCILE, ROBERT.

CÉCILE, à Robert, qu'elle empêche de s'élancer.

Robert!... Que voulez-vous que je lui dise ?

ROBERT.

De ne jamais reparaître devant moi. (Cécile sort.)

SCÈNE VIII

ROBERT, seul.

Moi qui l'aimais tant! (L'orchestre des Bains exécute une valse.) Ah! assez de regrets! assez de larmes!

SCÈNE IX

ROBERT, LE DUC DE BEAULIEU.

LE DUC DE BEAULIEU.

On m'a prévenu que vous me cherchiez, monsieur... Me voici.

ROBERT.

Vous me devancez... C'est de l'impudence!

LE DUC DE BEAULIEU.

Je vous ai donné le droit de vous servir, en me parlant, de tous les mots qu'il vous plaira d'employer sans qu'un seul m'offense... Aucune injure, venant de vous, ne me blessera donc.

ROBERT.

Cette déclaration est un outrage de plus dont vous me rendrez raison.

LE DUC DE BEAULIEU.

Vos armes ?

ROBERT.

Les pistolets... à cinq pas.

LE DUC DE BEAULIEU.

A cette distance, vous ne trouverez pas de témoins.

ROBERT.

Eh bien, nous nous en passerons.

LE DUC DE BEAULIEU.

Soit!

ROBERT.

Tout de suite...

LE DUC DE BEAULIEU.

Vous avez apporté des armes ?

ROBERT.

Oui..., des pistolets de tir que j'ai pris ce matin chez Devisme..., mais qui n'ont jamais servi, je vous l'affirme.

LE DUC DE BEAULIEU.

Cette affirmation est superflue.

ROBERT.

Pourquoi ?

LE DUC DE BEAULIEU.

Parce que, si vous me manquez la première fois, vous pourrez recommencer sans péril jusqu'à ce que vous soyez plus heureux.

ROBERT.

Autant me dire que vous ne voulez pas vous battre.

LE DUC DE BEAULIEU.

L'honneur vous permet de me tuer, mais il ne permet pas que je vous tue... Et cela, vous le savez aussi bien que moi.

ROBERT.

Mais, si vous ne vous défendez pas, vous rendez tout duel impossible.

LE DUC DE BEAULIEU.

C'est chose qui vous regarde...

ROBERT.

Ce ne serait plus un duel, ce serait un assassinat.

LE DUC DE BEAULIEU.

La loi l'admet.

ROBERT.

Dans le cas de flagrant délit...

LE DUC DE BEAULIEU.

Qu'à cela ne tienne! Supposez-le et que la crainte d'un

procès ne vous arrête pas : on trouvera sur moi une déclaration qui vous mettra à l'abri de toute poursuite et de toute condamnation... Je ne vous demanderai que le temps de l'écrire et de la signer.

ROBERT.

Je n'accepte pas cette générosité, qui serait une nouvelle insulte... J'exige que vous vous défendiez.

LE DUC DE BEAULIEU.

Vous ne pouvez point exiger de moi ce qu'à ma place vous ne feriez pas... Ce que vous voudriez que je fisse, l'eussiez-vous fait?... Il y a six ans, vous fussiez-vous battu avec M. d'Arcueil, si, à tort ou à raison, il vous eût provoqué en duel en vous reprochant sans certitude d'être l'amant de sa femme?

ROBERT.

Il n'avait pas de preuves; moi, j'en ai.

LE DUC DE BEAULIEU.

Lesquelles?

ROBERT.

Votre fuite manquée, dont toute une ville a été le témoin et qui est le sujet de toutes les conversations. Nierez-vous le fait?

LE DUC DE BEAULIEU.

Je ne nie rien et je n'avoue rien. Ce que je sais, c'est que

vous avez eu autrefois avec madame de Villetaneuse une liaison que tout Paris a connue, et à la suite de laquelle la femme et le mari se sont séparés sans éclat, sans bruit.

ROBERT.

Il ne s'agit pas ici de mon passé, qui m'appartient ; il s'agit de mon honneur, que vous n'avez pas respecté.

LE DUC DE BEAULIEU.

Avez-vous donc respecté l'honneur de M. de Villetaneuse ?

ROBERT.

Assez, monsieur, assez ! je ne souffrirai pas que vous continuiez.

LE DUC DE BEAULIEU.

Vous m'accusez, je me défends.

ROBERT.

Vous plaidez les circonstances atténuantes !

LE DUC DE BEAULIEU.

C'est le droit du coupable... Admettez que je le sois... Que puis-je faire de plus que de vous offrir ma vie en expiation d'une faute dans laquelle sont tombés tant d'hommes et que vous-même avez tant de fois commise.

ROBERT.

Finissons-en ! Si vous y consentez, un seul des pistolets sera chargé.

LE DUC DE BEAULIEU.

Comme ce pourrait être celui que le hasard mettrait entre mes mains..., je refuse.

ROBERT, exaspéré.

Lâche ! qui ne veux pas risquer ta vie contre la mienne... Je te forcerai bien d'ôter ton masque de fausse magnanimité ! (Il fait le geste de lui cracher à la face.)

LE DUC DE BEAULIEU.

Voici l'autre joue ! ne l'épargnez pas... Il est juste que l'outrage s'efface par l'outrage.

ROBERT.

Je dirai à tous vos amis que je vous ai craché au visage.

LE DUC DE BEAULIEU.

Et moi, à tous les vôtres, que je ne vous l'ai pas rendu.

ROBERT, dans le paroxysme de la colère.

Il ne se peut pas que cela se termine ainsi. (Il sort en jetant violemment l'un sur l'autre les deux battants de la porte.)

SCÈNE X

LE DUC DE BEAULIEU, seul.

Que va-t-il faire? que va lui inspirer sa fureur? Où court-il? A quelques excès qu'il se livre, ma ligne est tracée, je la suivrai jusqu'au bout. Ah! quelles rudes leçons je reçois! Deux dans la même journée, et la plus cruelle n'est pas la seconde! A force de braver le péril sans qu'il éclate, on finit par ne plus croire à son existence. S'il n'y avait que le danger d'être tué!... ce serait comme à la guerre! Oui, la guerre pour un bout de ruban rose au lieu d'un bout de ruban rouge. Mais, après avoir réussi à séduire la femme, il faut s'exercer à tromper le mari! il faut apprendre à dissimuler! il faut s'étudier à mentir! Mentir! ce qu'il y a de plus méprisable au monde et de plus bas!...

SCÈNE XI

VALENTINE, LE DUC DE BEAULIEU.

VALENTINE.

Armand...

LE DUC DE BEAULIEU.

Éloignez-vous! éloignez-vous!...

VALENTINE.

Je veux savoir...

LE DUC DE BEAULIEU.

Je ne puis rien vous dire.

VALENTINE.

Vous me cachez la vérité...

LE DUC DE BEAULIEU.

Je ne vous cache rien.

VALENTINE.

Je viens de voir mon mari marchant à pas précipités, les poings crispés, levés au ciel et menaçants.

LE DUC DE BEAULIEU.

S'il revient, qu'il ne vous retrouve pas ici. Il est hors de lui... il vous tuerait!

VALENTINE.

Alors, je reste.

LE DUC DE BEAULIEU.

Vous ne pouvez rester.

VALENTINE.

Croyez-vous donc que je vous laisserai vous battre sans me jeter entre vous? Non, je ne souffrirai pas que l'un des

deux s'expose à tuer l'autre... Ce serait un crime dont toute l'infamie retomberait sur moi... Où donc était ma raison, où donc était ma mémoire; où donc était ma conscience, quand mon imagination et la coquetterie, devançant mon cœur, m'ont entraînée! J'avais donc le délire? j'étais donc aveugle? Comment ai-je pu tout oublier, mes enfants et leur père qui était si bon, et ne plus voir dans le monde entier qu'un seul être, vous, vous, Armand? Si mon mari vous a insulté, s'il vous insulte, jurez-moi de respecter sa vie... au risque de la vôtre. Jurez-le-moi... Je vous le demande à genoux, je baise vos mains. (Elle se jette à genoux.)

LE DUC DE BEAULIEU.

Que faites-vous, Valentine? (Il se précipite pour la retenir.)

VALENTINE.

Je le sens, je commence l'expiation d'une faute qu'au prix de mon existence tout entière je voudrais pouvoir racheter.

LE DUC DE BEAULIEU.

Relevez-vous!

VALENTINE.

Je ne me relèverai pas que vous ne m'ayez donné votre parole d'honneur.

LE DUC DE BEAULIEU.

Je vous la donne! Mais relevez-vous, relevez-vous... Je l'entends... Fuyez... Impossible!... Cachez-vous.

VALENTINE.

Non, je ne me cacherai pas. (Le duc la saisit violemment et la pousse dans la pièce voisine, dont il ferme la porte à clef.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, ROBERT.

Robert ferme la porte d'entrée et retire la clef. Le duc, impassible, le regarde faire.

ROBERT, posant les pistolets sur la table.

Je vous ai laissé le temps de réfléchir. Avez-vous changé de résolution ?

LE DUC DE BEAULIEU.

Je n'ai jamais changé d'avis sous le coup d'une menace.

ROBERT.

Vous êtes donc toujours décidé à me refuser la satisfaction que vous me devez et que, pour la dernière fois, je vous demande les armes à la main?

LE DUC DE BEAULIEU.

Toujours.

ROBERT, montrant les deux pistolets.

Vous voyez ces pistolets?

LE DUC DE BEAULIEU.

A moins de fermer les yeux ou de détourner la tête, comment ferais-je pour ne pas les voir ?

ROBERT.

Eh bien, si vous persistez dans votre inqualifiable refus, celui-ci servira à vous étendre mort à mes pieds... et celui-là à me faire sauter la cervelle. Persistez-vous encore ?

LE DUC DE BEAULIEU.

Je persiste. Où visez-vous ?

ROBERT.

Au cœur ! (Il décharge un des pistolets dans la poitrine du duc, puis, de l'autre, se fait sauter la cervelle. Un cri perçant s'échappe de la pièce où Valentine est enfermée. Le duc est tombé à terre, roide mort. Robert s'est affaissé sur une chaise, où il reste inanimé, la tête appuyée contre la table.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, VALENTINE, CÉCILE, DONZAC.

Valentine, qui est parvenue à ouvrir la porte de côté, entre éperdue, voit son mari qui est mort ; elle pousse un cri déchirant et tombe agenouillée à côté de lui. Cécile, que Donzac s'efforce vainement de retenir, accourt par la porte du fond.

DONZAC.

Marquise, n'entrez pas ! n'entrez pas !

CÉCILE, s'élançant vers sa sœur.

Valentine !

VALENTINE, agenouillée près du corps de Robert.

Tu me l'avais bien dit, ma sœur !

ACTE QUATRIÈME[1]

La salle des témoins au Palais de justice de Riom.

SCÈNE PREMIÈRE

FOULE QUI GRONDE ET QUI VEUT FORCER LA PORTE D'ENTRÉE; UN HUISSIER.

UNE VOIX.

Nous voulons la voir !

1. Cet acte a été retranché par l'auteur aux répétitions, parce qu'il lui a paru que prolonger l'action après l'effet produit par la dernière scène du troisième acte, c'était la refroidir. Si cet acte a été rétabli ici, c'est qu'une pièce imprimée s'adressant surtout à des lecteurs qui n'ont pas assisté ou qui n'assisteront pas à la représentation, l'éditeur a pensé qu'il était bon que la conception de l'auteur s'offrît à eux avec tous les développements auxquels avait donné naissance le désir de justifier pleinement l'épigraphe du livre servant de proposition à démontrer.

Lorsque *les Deux Sœurs* devaient avoir quatre actes, visé au cœur par Robert de Puybrun, le duc Armand de Beaulieu n'était blessé qu'au bras ; toutes les circonstances et toutes les apparences avaient été minutieusement calculées de telle sorte que cette blessure ne pût suffire pour dissiper les soupçons de meurtre ; aussi le duc Armand de Beaulieu, et même Valentine de Puybrun, avaient-ils été immédiatement arrêtés, et Valentine, après une ordonnance de non-lieu, n'avait-elle été mise en liberté que parce que le duc de Beaulieu avait assumé sur lui seul toutes les charges de l'accusation.

L'HUISSIER.

Qui?

UNE VOIX.

La criminelle.

L'HUISSIER.

Il n'y a pas de criminelle ici ; c'est la salle des témoins ; cette salle est interdite au public.

UNE VOIX.

Il n'y a plus de place aux assises.

L'HUISSIER.

Encore une fois, je vous dis de vous retirer... Voilà des témoins qui arrivent, laissez-les entrer.

SCÈNE II

LOUISE, DONZAC.

LOUISE.

Quelle foule! quelle multitude! quelle odeur! quelle chaleur! Oh! sans votre bras et votre protection, cher monsieur Donzac, même avec ma citation, je n'aurais jamais pu passer... Nous sommes les premiers?

DONZAC.

Cette pauvre madame de Puybrun!...

LOUISE.

Allez-vous recommencer à la plaindre! elle n'a que ce qu'elle s'est attiré.

DONZAC.

C'est vous qui l'accusez! Cependant, si le duc de Beaulieu après lequel, à Vichy, mesdames, vous couriez toutes, vous avait proposé de vous enlever, je sais bien qui n'eût pas manqué le train!

LOUISE.

Le mal, c'est le scandale.

DONZAC.

En Angleterre... Mais en France, mais dans nos provinces, mais à Riom, où nous sommes, le mal est le mal.

LOUISE.

Alors, vous aussi, vous condamnez madame de Puybrun?

DONZAC.

Je commence d'abord par la plaindre. Si elle n'est pas encore ici, c'est qu'au dernier instant ses forces l'auront trahie, et que son admirable sœur, qui ne la quitte pas, n'aura pu l'amener.

LOUISE.

Votre admiration pour sa sœur tourne à la passion. Je m'y connais : c'est de l'amour... Vous l'aimez!

DONZAC.

Moi ?

LOUISE.

Oui, vous !

DONZAC.

Alors, c'est sans le savoir et surtout sans qu'elle le sache.

LOUISE.

C'est ainsi que commencent les plus grands sentiments... Dites-moi ! que vais-je répondre quand on m'interrogera?

DONZAC.

La vérité, toute la vérité, rien que la vérité, puisque vous êtes témoin.

LOUISE.

Et il faudra que je déclare mon âge ?

DONZAC.

La loi le veut.

LOUISE.

A quoi bon m'obliger de répéter publiquement ce que j'ai déjà été obligée de dire dans le cabinet du juge d'instruction, ce que le greffier a inscrit et ce que j'ai signé ? Qu'importe mon âge à la vérité des faits sur lesquels je suis appelée à déposer ? Est-ce que la vérité a un âge ?

DONZAC.

Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander : c'est au président. Posez-lui la question.

LOUISE.

Et tout cela par la faute de cette femme que vous défendez parce qu'elle est la sœur de la marquise. Ah ! je ne lui pardonnerai jamais d'être cause que je vais paraître en justice... Des gens du monde en cour d'assises !...

DONZAC.

Comme témoins...

LOUISE.

En sont-ils moins exposés à tous les regards et livrés aux propos les plus insolents ?...

SCÈNE III

LES MÊMES, UN HUISSIER.

UN HUISSIER.

Madame Louise-Marie-Angelina Campbel.

LOUISE.

Il n'y a pas même un miroir dans cette salle... Suis-je bien ?

DONZAC.

Très-bien. (Louise sort, précédée de l'huissier.)

SCÈNE IV.

DONZAC, seul.

A Paris, son titre de duc le protégerait; ici, il l'accuse, il lui nuit. Comment va-t-il se tirer de là? Toutes les apparences sont accablantes : cette balle qui visait le cœur et qui le manque; la présence de madame de Puybrun, présence si difficile à expliquer, que la malheureuse femme a commencé par être arrêtée comme complice...

SCÈNE V

DONZAC, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

M. Pierre-Antoine Donzac.

DONZAC.

Présent, mon garçon. (Au moment où Donzac va franchir le seuil de la porte de côté, arrivent par la porte du fond Valentine donnant le bras à Cécile; toutes les deux sont en grand deuil. Valentine paraît accablée et défaite.)

SCÈNE VI

VALENTINE, CÉCILE.

VALENTINE.

Et moi qui te plaignais, ma sœur! En te comparant à moi, oh! que je te trouve heureuse, et qu'en me comparant à toi, je me trouve coupable! (Elle sanglote.) Grâce à Dieu, j'en mourrai... Je sens que la vie m'abandonne.

CÉCILE.

Et tes enfants?

VALENTINE.

Ne me parle pas d'eux! Aussitôt qu'ils seront grands, ils me mépriseront et me demanderont compte de la mort de leur père...

CÉCILE.

Si tu les élèves bien, si tu vis pour eux, ils t'aimeront assez pour que jamais un reproche blessant ne s'échappe de leur bouche.

VALENTINE.

Ce reproche sera enfermé au fond de leur cœur, où je le lirai... Tu vois bien que je ne puis plus, que je ne dois plus vivre... Mes enfants, je te les léguerai. Tu leur serviras d'exemple!

CÉCILE.

Tu oublies que mon mari, qui n'a pas eu le fils qu'il souhaitait, déteste les enfants.

VALENTINE.

Et, pour comble de malheur, ma mère, notre bonne mère, à qui j'aurais pu les confier, est mourante; le chagrin que je lui ai causé lui a porté un coup mortel!

CÉCILE.

Ton retour l'adoucira. Du courage! c'est le dernier jour de cette cruelle épreuve.

VALENTINE.

Oui, du courage, j'en aurai, car il faut que j'en aie... Par sa déposition, qui a fait retomber sur lui seul toutes les charges de l'accusation, il m'a sauvée de l'opprobre de paraître assise à côté de lui sur le banc des coupables, où ma place était marquée; à mon tour, il faut que, par ma déposition, je l'arrache à une condamnation... Ah! dis-moi, Cécile, dis-moi que cette condamnation n'est pas possible!... dis-le-moi! j'ai besoin de te l'entendre répéter.

CÉCILE.

Je l'espère...

VALENTINE.

L'espérer, ce n'est pas assez... Ah! s'il était condamné,

je ne survivrais pas à l'arrêt qui le flétrirait et dont je serais la cause. Comment voudrais-tu que je pusse sortir vivante de l'audience? Où me cacherais-je? Même au fond d'un couvent, il me semblerait qu'on me regarderait encore... Écoute! n'entends-tu pas des voix, du bruit?... On vient! on va me voir... (Elle baisse précipitamment son voile.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN VALET DE PIED
en grande livrée d'ancienne maison.

LE VALET DE PIED.

Madame la marquise a oublié son flacon, que j'apporte.

CÉCILE.

François, je vous avais dit de ne pas vous mettre en livrée.

LE VALET DE PIED.

Et madame la marquise avait bien raison! Ce que j'en ai fait, c'était pour le bien... J'avais cru que, dans une petite ville, cela commanderait le respect...; mais ç'a été juste le contraire.

CÉCILE.

Assez.

LE VALET DE PIED.

L'ancienne femme de chambre de madame la marquise est à Riom... Elle est là.

CÉCILE.

Rosalie!... Qu'est-elle venue faire?

LE VALET DE PIED.

Elle est venue exprès de Paris, pensant que madame la marquise, dans ce grand jour, pourrait avoir besoin d'elle.

CÉCILE.

Dites-lui d'entrer. (Il sort rapidement.)

SCÈNE VIII

CÉCILE, VALENTINE, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE, baisant la main de Cécile.

Ah! ma chère maîtresse... car je n'aurai jamais d'autre maîtresse que vous...

CÉCILE, retirant sa main.

Que faites-vous, ma bonne Rosalie!...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Sitôt que j'ai su que madame la marquise était dans la peine, je suis venue... Me voilà.

CÉCILE.

Merci, Rosalie, merci! Mais comment vous a-t-on laissée entrer dans cette salle?

LA FEMME DE CHAMBRE.

J'ai menti... J'étais avec François, qui avait sa livrée: j'ai dit que, moi aussi, j'étais au service de madame la marquise... Madame la marquise me le pardonnera-t-elle?

CÉCILE.

Comment pourrai-je vous en vouloir?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je vais attendre dans le couloir; madame la marquise m'aura près d'elle et n'aura qu'à m'appeler si elle a besoin de moi. (Elle sort.)

SCÈNE IX

CÉCILE, VALENTINE.

CÉCILE, prenant la main de sa sœur.

Ta main est glacée... Mets mon manteau sur le tien.
(Cécile jette son manteau sur les épaules de Valentine.)

VALENTINE.

Et toi?

CÉCILE.

Je m'en passerai... Tiens, prends aussi ce flacon.

VALENTINE.

Tu donnes tout! voilà comment tu n'as jamais rien à toi!

que j'ai signée... sans en pouvoir rien retrancher! Être obligée, devant cet auditoire, d'avouer ma faute, que rien n'excuse!... Rien, car j'avais un mari qui ne vivait que pour moi et dont la jalousie attestait l'amour! Être obligée de raconter tous les détails de cette fuite insensée et de cette horrible scène, que je n'ai pas vue, mais que j'ai entendue! Être obligée, enfin, pour défendre le vivant et le sauver, de paraître accuser le mort, au risque de faire dire par les auditeurs : « L'effrontée!... elle accuse son mari et défend son amant! »

SCÈNE XIII

VALENTINE, L'HUISSIER, LA FEMME DE CHAMBRE.

L'HUISSIER.

Madame Valentine-Éléonore-Marguerite de Puybrun, dernier témoin à décharge?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame désire-t-elle que je l'accompagne?

VALENTINE.

Oui, Rosalie, accompagnez-moi; ne me quittez pas.

L'HUISSIER, à Rosalie.

Vous n'êtes pas témoin; vous n'avez pas de citation, vous ne pourriez pas entrer.

VALENTINE.

Pas un bras sur lequel je puisse m'appuyer! (Elle tombe affaissée.) De l'air! de l'air! (L'huissier ouvre une fenêtre, de laquelle Valentine s'approche. Après quelques instants de silence, Valentine semble faire sur elle-même un effort convulsif.) Il le faut! (Elle sort en même temps que l'huissier.)

SCÈNE XIV

LA FEMME DE CHAMBRE, seule.

Elle a peur! Ah! elle aurait bien plus peur encore si elle avait entendu tout ce que l'on dit! Ils sont tous furieux, ici, qu'on l'ait mise en liberté! Ils disent que, quand même ce ne serait pas l'amant qui serait le meurtrier du mari, comme c'est un suborneur, et que c'est lui qui est la cause de tout ce qui est arrivé, il faut qu'il soit condamné pour l'exemple.

SCÈNE XV

LA FEMME DE CHAMBRE, DONZAC, portant dans ses bras Valentine évanouie, qu'il dépose sur une des banquettes; CÉCILE.

CÉCILE, à la femme de chambre.

Rosalie, ôtez-lui vite son chapeau et desserrez-la.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est ce que je fais, madame la marquise.

CÉCILE, à Donzac.

Cher monsieur Donzac, vous n'étiez qu'un étranger pour nous : maintenant, vous êtes un ami. Que vous avez été bon !

DONZAC.

Quand c'est vous qui donnez l'exemple, peut-on ne pas le suivre ?

CÉCILE, à Valentine.

Reviens à toi, Valentine !

DONZAC.

Comme c'est heureux que votre sœur ne se soit évanouie qu'après sa déposition ! Autrement, il eût fallu renvoyer les débats et l'arrêt à une autre audience, peut-être même à une autre session... Reprend-elle connaissance ?

CÉCILE, penchée sur Valentine.

Non, pas encore... Vous, monsieur Donzac, à qui toutes les portes ici sont ouvertes, rendez-moi un nouveau service : retournez à l'audience, assistez aux plaidoiries et venez me dire ce que vous aurez entendu... Ma pauvre sœur !

DONZAC.

Un désir que vous exprimez devient un ordre pour moi.

CÉCILE, à Rosalie.

C'est bien, Rosalie. Je vous appellerai si ma sœur a besoin de vous. (Donzac et la femme de chambre sortent.)

SCÈNE XVI

VALENTINE, CÉCILE.

VALENTINE, revenant à elle, mais sans quitter la banquette.

Quelle lente agonie !... Ah ! que la mort tarde à venir !... Je suis brisée...

CÉCILE.

Ce soir, chère amie, tu iras mieux...

VALENTINE.

Ce soir, j'aurai cessé de vivre... et de souffrir.

CÉCILE.

S'il est acquitté ?

VALENTINE.

Qu'il soit acquitté ou qu'il soit condamné, je ne survivrai pas à l'arrêt.

CÉCILE.

Tu ne l'aimes donc plus ?

VALENTINE.

Je n'ai plus le pouvoir de rien aimer. Mon cœur est paralysé.

CÉCILE.

Il cessera de l'être !

VALENTINE.

Ces quatre mois de honte et d'angoisses, de regrets et de remords m'ont épuisée. Le deuil que je porte a le poids du plomb : il m'écrase, il m'empêche de respirer, il sera mon suaire.

CÉCILE.

Écarte cette funèbre pensée !

VALENTINE.

Elle est plus forte que moi.

CÉCILE.

Toi qui ne redoutais rien !

VALENTINE.

Oui, avant que la lumière de ma faute eût dissipé comme une ombre la fatale passion qui m'a conduite ici. Je t'en prie, Cécile, envoie chercher l'aumônier de la prison... Il a déjà reçu une fois ma confession. Qu'il se hâte ! Mes enfants, ma mère, ma sœur, pardonnez-moi !

CÉCILE.

Ton imagination t'égare !

VALENTINE.

Mon imagination !... Il ne me reste plus que la mémoire !
(Valentine retombe dans son accablement.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DONZAC.

CÉCILE, allant à Donzac.

Comme vous avez tardé à venir, cher monsieur Donzac !

DONZAC.

C'est qu'après le réquisitoire, j'ai voulu assister à la réplique.

CÉCILE.

Eh bien?

DONZAC.

Berryer a été sublime !

CÉCILE.

Quelle impression a-t-il produite sur les jurés, sur la cour, sur l'auditoire?

DONZAC.

Immense ! indicible !... Vraiment, il s'est surpassé, et il le fallait, car le ministère public avait été foudroyant. Ah ! cet avocat-général ira loin... Lorsqu'il a conclu par une énergique invocation à l'égalité de tous devant la loi, les transports de la foule ont éclaté, sans que la parole du président ait pu les contenir... C'est alors que Berryer s'est levé tout à coup... Il n'y avait que lui qui pût leur imposer silence par

sa voix vibrante et par la majesté souveraine avec laquelle, interpellant le ministère public et le prenant corps à corps, il s'est écrié : « Si vous êtes l'égalité, moi, je suis la justice... Écoutez-la! écoutez-la! C'est elle qui vous parle par ma voix; c'est elle qui vous dit : « Défiez-vous de ce sentiment que vous flattez et que vous devriez flétrir, de ce sentiment qui rampe, siffle et lance son venin : le venin de l'envie..., de tous les venins le plus subtil! Messieurs les jurés, savez-vous à qui l'hypocrisie et la calomnie doivent leur naissance? C'est à l'envie qui, n'ayant pas d'ailes pour s'élever, n'a qu'un but : tout rabaisser à son niveau. Ah! ne confondez pas l'égalité, qui est la source et le culte de toutes les supériorités, avec l'envie, qui en est le tarissement et la profanation. »

CÉCILE.

Alors?

DONZAC.

Alors, il a raconté, avec de grosses larmes qui tombaient de ses yeux, les faits tels qu'ils se sont passés. Après ce récit palpitant, l'émotion de l'aigle du barreau de Paris a été si vive, qu'elle a étouffé sa voix sans qu'il pût ajouter un seul mot... Des applaudissements qu'il a fallu réprimer ont éclaté.

CÉCILE.

Il n'y a plus de doute, il sera acquitté.

DONZAC.

De doute?... A Paris, il n'y en aurait pas, mais à Riom...

LOUISE.

Pourquoi serait-ce plus douteux à Riom qu'à Paris?

DONZAC.

Parce que la province est sans pitié pour les séducteurs.

CÉCILE.

Mais vous venez de dire qu'il y a eu des applaudissements.

DONZAC.

Oui, de la part de tous les beaux messieurs et de toutes les belles dames de Paris qui sont venus en masse par l'express... Mais les gens de Riom ont fait : « Chut !... chut!... »

CÉCILE.

A quelle heure croyez-vous que l'arrêt sera prononcé?

DONZAC.

Cela dépendra du temps que les jurés, qui se sont retirés dans leur salle, mettront à délibérer.

CÉCILE.

Les minutes sont des siècles!

DONZAC.

Peut-être, pendant que je vous parle, le verdict est-il déjà rendu.

CÉCILE.

Par pitié, retournez...

DONZAC.

Dites par amitié!

CÉCILE.

Par amitié, retournez encore à l'audience... et revenez en toute hâte nous informer de ce que vous aurez appris. (Il sort.)

SCÈNE XVIII

CÉCILE, VALENTINE.

CÉCILE, ouvrant un flacon qu'elle fait respirer à Valentine.

Valentine! Valentine!

VALENTINE, d'une voix faible.

Que me veux-tu?

CÉCILE.

Ranime-toi... L'arrêt va être rendu, et, dès qu'il sera connu, nous serons obligées de sortir de cette salle... Essaye de te lever.

VALENTINE, après un effort.

Je ne peux pas.

CÉCILE.

Essaye encore.

VALENTINE.

Impossible !

SCÈNE XIX

LES MÊMES, DONZAC.

DONZAC, accourant.

Acquitté ! acquitté !

VALENTINE, d'une voix éteinte.

Robert !... (Elle s'affaisse entièrement sur elle-même, dans les bras de sa sœur.)

CÉCILE, posant la main sur le cœur de Valentine.

Morte !... Le dernier nom qu'elle a prononcé est celui de son mari...

SCÈNE XX

LES MÊMES, FOULE BRUYANTE SE DISPOSANT A ENVAHIR LA SALLE.

DONZAC, très-agité.

Respectez la salle des témoins !...

UNE VOIX.

Nous voulons la voir sortir, celle qui aurait mérité d'être mise en jugement et d'être condamnée... Qu'elle sorte !

DONZAC.

Si vous voulez qu'elle sorte..., allez chercher un cercueil

(Cri de stupeur dans la foule. Elle recule pour laisser passer le duc de Beaulieu qui sort de la cour d'assises.)

SCÈNE XXI

LES MÊMES, LE DUC DE BEAULIEU.

LE DUC DE BEAULIEU, à Donzac.

Un cercueil !... Pour qui ?

DONZAC, lui montrant Valentine qui est morte.

Pour elle.

LE DUC DE BEAULIEU, atterré.

Qu'ai-je fait !

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

LA FILLE DU MILLIONNAIRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Un volume grand in-18. — Prix : 2 francs

ÉMILE — AU HASARD

NOUVELLE ÉDITION

Un volume grand in-18. — Prix : 1 franc

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

DRAME EN TROIS ACTES

3e édition. — Un vol. grand in-18. — Prix : 2 francs

OEUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18 à 1 fr. le volume.

Contes d'une vieille fille a ses neveux, 1 volume	1 fr.	c.
Marguerite, 1 volume.	1	»
M. le Marquis de Pontanges, 1 volume.	1	»
Nouvelles. — Le Lorgnon. — La Canne de M. de Balzac. — Il ne faut pas jouer avec la douleur, 1 volume . . .	1	»
Poésies complètes, 1 volume	1	»
Le Vicomte de Launay. — Lettres parisiennes. — Édition complète, 4 volumes.	4	»
La Croix de Berny, en société avec Th. Gautier, Méry et Jules Sandeau, 1 volume	1	»

THÉATRE

C'est la faute du mari, comédie en 1 acte, en vers. . . .	1	»
Le Chapeau d'un Horloger, comédie en 1 acte, en prose.	1	»
L'École des Journalistes, comédie en 5 actes, en vers. . .	1	»
Une femme qui déteste son mari, comédie en 1 acte, en prose.	1	»
La joie fait peur, comédie en 1 acte, en prose.	1	50
Judith, tragédie en 3 actes.	1	»
Lady Tartuffe, comédie en 5 actes, en prose	2	»

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

